

JOURNAL
HELVETIQUE

OU

RECUEIL

DE PIÈCES
FUGITIVES DE LI-
TERATURE CHOISIE;

DE

*Poësie ; de Traits d'Histoire ,
ancienne & moderne ; de Découvertes des
Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la
République des Lettres ; & de diverses au-
tres Particularités intéressantes & curieuses ,
tant de Suisse , que des Païs Etrangers.*

DEDIE' AU ROI.

Janvier 1749.



A NEUCHÂTEL.
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES

1749.



)(3)(

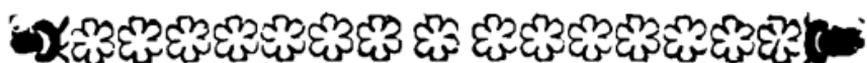


JOURNAL

HELVETIQUE,

DEDIE' AU ROI.

Janvier 1749.



REFLEXIONS

A l'occasion du renouvellement de l'Année.

Que les Hommes sont inexplicables !
Quelle contrariété dans leurs Sentimens ! Quelle bisfarrerie dans leurs Coutumes ! Quelle diversité dans leurs Actions ! Ce n'est pas seulement les Tems , les Lieux , les Conditions , qui causent cette différence , puisque l'Homme même n'est presque jamais semblable à lui même.

D'où procède une si grande dissemblance entre les Hommes ? Pourquoi ne sont ils pas toujours d'accord avec eux mêmes ? Tous ne

sont-ils pas éclairés des Lumières de la Raison ? Ne reconnoissent-ils pas l'évidence de quelques Principes certains , qui doivent être la règle constante de leur conduite ? Ne conviennent ils pas , qu'il y a un Dieu , l'Essence de toutes les perfections ; qu'il est nôtre Conservateur ; qu'il nous a donné des preuves infinies de son immense bonté ; que nous tenons de lui des Loix justes & conformes à nôtre nature , lesquelles nous devons observer. Ce sont là autant de Véritez, qui portent leur conviction avec elles mêmes & dont presque tous les Homes sont intimement persuadés.

Pourquoi la connoissance de ces Véritez opèrent-elle si peu chez nous ? N'est-ce point parce que nous nous laissons séduire & entrainer par nos Passions ? Elles naissent dans nôtre cœur ; nous n'osons pas combattre ces ennemis , d'autant plus à redouter , qu'ils plaisent d'avantage ; nous leur cédon sans aucun effort ; nous devenons leurs Esclaves , nous qui aurions pû facilement les maîtriser ou les détruire. Nôtre Cœur devient alors un champ ouvert où elles se succèdent , s'entr'aident ou se combattent mutuellement : De là naît ce trouble qui nous agite si souvent ; de là provient l'inconstance de nôtre conduite qui n'a pour guide que le caprice.

Quel-

Quelque fois le tumulte des Passions s'arrête. La Raison dans ces courts intervalles semble reprendre son empire. Heureux si nous en profitons pour vaincre leur tyrannie ! Mais il nous en coûteroit quelque peine ; nous aimons mieux nous abandonner au courant qui nous entraîne , que de faire les efforts qui seroient nécessaires pour nous sauver.

Sans ce fatal empire que les Passions prennent sur nous , une douce intelligence régneroit entre les Mortels. Les Hommes courroient tous à un but comun ; ils s'entraideroient mutuellement pour y parvenir : En procurant la félicité de leurs semblables , ils croiroient augmenter la leur ; ils travailleroient efficacement à procurer l'accomplissement des Vœux que le devoir leur dicte dans le premier jour de l'Année.

Le Magistrat procureroit le bien public, en lui donant un tems qu'il lui doit & qu'il emploie à ses plaisirs ou à ses affaires particulières.

Le Pasteur avanceroit le bien de l'Eglise, en combatant le Vice dans tous ses retranchemens , & en cessant d'avoir de si grands ménagemens pour les Vicieux.

Cet Homme, dont la prospérité de l'Etat semble être l'unique objet de ses Vœux, ne le troubleroit plus par ses Cabales secrètes ; il emploieroit ses Lumières à lui être effectivement utile.

Ce Négociant qui s'empresse à intéresser la Divinité pour le bon succès de ses Affaires, travailleroit lui même à une Affaire beaucoup plus intéressante pour lui, que celle d'entasser des Richesses.

Ce Père, qui desire ardemment de voir établir sa Famille, en faisant succéder une sage œconomie à l'amour excessif qu'il a pour les plaisirs, pourroit voir l'accomplissement de ses souhaits.

Cet Avare, qui croit par ses Richesses établir sa Maison sur des fondemens inébranlables, par le sage usage qu'il pourroit faire de ses Biens, en prévienendroit la ruine totale, que la fole dissipation de ses Enfans ne manquera pas de causer. Ce Fils qui fait des Vœux au Ciel, pour que les jours d'un Père, qui l'aime, soient prolongés, cesseroit de les lui abrèger effectivement, par les chagrins que lui causent sa mauvaise conduite.

L'Ami, réellement digne de porter ce titre, s'empresseroit à procurer le bien de son Ami; leurs intérêts deviendroient comuns; l'hypocrisie ne le serviroit plus du voile spécieux de l'amitié, pour couvrir l'indifférence, assez souvent même la haine.

Ces Vœux empressez, ces Félicitations mutuelles entre les Citoyens d'une Ville, seroient l'état de la douceur & de l'union qui régneroit entr'eux; ils ne conoitroient ni l'Orgueil

gueil, ni l'Envie ; leurs Murs ne paroistroient renfermer qu'une seule Famille de Frères.

Quand pourrons nous goûter ces doux fruits que la Raison procure ? Quand cesserons nous d'être le jouët de nos Passions ? Quand ne paroîtrons nous plus un Composé de Vices & de Vertus, de Force & de Foiblesse ? Quand est ce, que les lumières de nôtre Esprit dissiperont l'aveuglement de nôtre Cœur ? Ce sera lors que nous voudrons profiter de l'avantage que nous avons reçu de la Divinité, d'être des Etres libres, doués de discernement & capables par consequent de faire un bon choix & d'y conformer nôtre conduite.

Du 1er. Janvier 1749.





R E P O N S E

*A la Suite de l'Examen, des Pensées libres, sur
les Prophéties de l'Ecriture Sainte, &c.*

QUOÏ que le quatriéme Préjugé, que l'Auteur des Pensées libres, sur les Prophéties de l'Ecriture, attribue à quelques Savans, n'en forme véritablement qu'un seul, qui se développe en les différentes branches, l'Examineur veut néanmoins qu'il en forme deux diférens, assez distincts l'un de l'autre. Il me, que le nom de *Préjugé*, convienne au sentiment des Savans, qui appliquent une partie d'un seul & même Oracle, dans le sens literal, à l'ancienne Eglise Judaïque, & l'autre partie du même Oracle, à l'Eglise Chrétienne du premier Siécle, & il ne veut pas reconoitre, qu'aucun Interpréte de l'Ecriture, n'applique toutes les menaces des anciens Prophètes à Jérusalem & Sion proprement ainsi nommées, & ne cherche tout l'accomplissement de leurs promesses, dans les riches Dons de la Grace, que Dieu a répandus par Jésus-Christ sur son Eglise. C'est à ceux qui ont lû nos Comen-

tateurs, à la lumière d'une judicieuse Critique, de prononcer là dessus.

Mais pour démêler de quel côté est le Préjugé, l'Examineur pose d'abord quelques Principes, sur la meilleure manière d'expliquer les Prophéties : Le *premier*, qu'il faut y chercher avant toutes choses, un sens qui se raporte de près ou de loin aux Peuples ou aux Persones, qui étoient les premiers Dépositaires de ces Oracles, & aux circonstances dans lesquelles ils se trouvoient : Le *second*, que si la Prophétie a déjà eu son *parfait* accomplissement, en ce sens là, il est de la raison, de la prudence, & du respect dû aux Oracles sacrés, de s'en tenir là, & de n'y chercher pas d'autres sens, ni d'autres mystères : Et le *troisième*, qu'il faut excepter de cette règle deux cas, *l'un*, où par le canal d'autres Prophètes postérieurs, l'Esprit Divin applique ses anciens Oracles, à d'autres sujets, à d'autres circonstances, & à d'autres événemens, que celui que présentoit le sens littéral ; *l'autre*, lors que les Prophètes se sont exprimez en termes assez vagues & assez généraux, pour présumer, que le Saint Esprit a voulu déclarer sa volonté, non seulement aux premiers, à qui elle étoit adressée, mais encore à tous ceux qui se trouveroient dans de semblables circonstances.

Je ne conteste à l'Examineur aucun de ces Principes : Je les admet tous aussi bien que lui. C'est gratuitement qu'il m'attribue de les rejeter. La Question est uniquement de savoir, qui de lui ou de nous, suit d'une manière plus exacte & plus sûre, ces Maximes générales, dans l'explication des Prophéties particulières. J'aurois bien des choses à dire, sur les Oracles du Vieux Testament, qu'il ne fait qu'indiquer, avec les endroits du Nouveau Testament, où ils sont rapportez, dans un sens qui paroît différent de celui que les Prophètes avoient d'abord eû en vue; mais les bornes où je dois me renfermer, pour ne pas occuper trop de place dans ce Journal, m'imposent la nécessité de m'arrêter uniquement, à l'Oracle du LIV. Chapitre d'Isaïe, qui se trouve rapporté tout entier, & éclairci par quelques courtes Réflexions, dans les *Pensées libres*.

Si les Principes que l'Examineur a posez, sur la meilleure manière d'expliquer les Prophéties, sont vrais en général; j'ose dire, que rien n'est moins sûr que l'usage qu'il en fait, pour appliquer cet Oracle à l'Eglise Judaïque, lors de son retour de la Captivité de Babylone; puis que cette application se trouve manifestement combattue, & par l'Histoire de la Nation juive, & par les paroles les plus précises de l'Ecriture Sainte,

Les

Les Livres sacrez font foi, que le Peuple Juif, de retour à Jérusalem, eut mille traverses à essuier, de la part des Officiers qui comandoient pour les Perses, en deçà de l'Euphrate. Coment peut-on dire que *la Villa & le Temple furent rebâtis avec toute la magnificence possible*? Ne fait on pas que les Vieillards, qui avoient vû la gloire du premier Temple, fondoient en larmes à la vuë du second, parce qu'il paroissoit à leurs yeux, come un rien, en comparaison de ce qu'il étoit auparavant? *Esd. III. 12. & Agg. II. 4.* Si le bonheur & la prospérité des Juifs eussent été en ce tems là, tels qu'on nous les représente, Néhémie diroit il à Dieu dans sa prière? *Tu vois que nous sommes aujourd'hui Esclaves, & que ce Pais, que tu avois donné à nos Pères, pour en manger les Fruits, & en savourer l'excellence, est devenu pour nous un Pais de servitude. La plus grande partie des biens qu'il rapporte, est pour les Rois que tu as elevez au dessus de nous, à cause de nos péchés. Ils dominant, come il leur plaît, sur nos Corps & sur nos bêtes, & nous sommes dans une grande misère. Neh. IX. 36. & 37.* Aussi avoit il été prédit que *la Place publique & le Fossé seroient rétablis; mais dans des tems durs & facheux Dan. IX.* Les Juifs eurent encore plus à souffrir, sous les Rois d'Egipte & de Sirie, Successeurs d'Alexandre le Grand. L'Eglise judaïque n'eut elle

elle aucun sujet de rougir durant la persécution de Philopator Roi d'Egipte, & durant celle d'Epiphanes Roi de Sirie? L'Eternel des Armées étoit il appelé le Dieu de toute la Terre, lors que l'Idole de Jupiter Olimprien fut élevée dans le Temple même de Jérusalem, conformément à ce qui avoit été annoncé à Daniel, en la troisième Année de Cyrus, Dan. XI. 31.

Dieu, qui se servit de la plume de Jérémie, pour ordonner aux Captifs qu'il avoit transféré de Jérusalem à Babilone, de bâtir des Maisons & de planter des Vignes dans la Caldée (Jer. XXIX 4 5.) parleroit il dans Esaïe des soixante & dix ans de leur Captivité, come d'un petit moment? *Je t'avois abandonnée pour un petit moment; mais je te rassemble par mes grandes compassions. J'avois caché un moment mon visage, en m'éloignant de toi, pendant la courte durée de mon indignation; mais par une miséricorde éternelle, j'ai pitié de toi, dit l'Eternel ton Redempteur.*

Le Serment que Dieu fit à Noé, n'est-il pas absolu? Ne rassure-t'il pas parfaitement, & pour toujours, le Genre Humain, contre la crainte d'un second Déluge universel? Et la promesse que Dieu fait ici, à l'Eglise dont il est question, n'est-elle pas de même nature? n'est elle pas également absolue? *Certainement*

je fais en cette occasion, ce que je fis à l'égard des Eaux de Noé. Come je jurai, de ne répandre plus sur la Terre les Eaux de Noé, ainsi je jure de ne me mettre plus en colère contre toi, & de n'user envers toi d'aucune menace. Quand même les Montagnes changeront de place, & que les Colines se transporteront d'un endroit dans l'autre; ma Misericorde ne se retirera point de toi pour cela, & l'Alliance par laquelle je fais la paix avec toi, n'en recevra aucune atteinte, dit l'Eternel, qui a pitié de toi. Si Dieu eût fait ces excellentes promesses à l'Eglise Judaïque, auroit il permis qu'elle mît le comble à sa révolte, en faisant mourir le Messie, suivant l'Oracle de Daniel IX. 24. & 26? Il l'auroit au contraire si bien affermie dans la justice, qu'elle ne se seroit jamais détournée de sa sainte Alliance. Il faut toujours supposer, nous dit-on, les conditions, sous lesquelles Dieu promet aux Juifs tous ces avantages. Mais sur ce pié-là, sera-t-il vrai, que Dieu fasse en cette occasion, ce qu'il fit à l'égard des Eaux de Noé? Les Eaux d'un Déluge Universel, pourroient donc aussi, nonobstant la promesse de Dieu, se répandre de nouveau sur la Terre, come les effets de son indignation, se sont de nouveau répandus sur la Nation Juive, malgré les fortes assurances du contraire, qu'on prétend lui avoir été données dans cet Oracle?

Quelle

Quelle est l'*Escarboucle* sur laquelle Dieu fit poser les Pierres de la Jérusalem literale, à son retour de Babilone ? Quels sont les *Saphirs* sur lesquels il la fonda ? Ses Jours de Fenêtres furent-ils bâtis de *Jaspe*, ses Portes de *Rubis*, & toute son enceinte de *Pierres précieuses* ? Tous ses Enfans furent-ils *savans en l'Eternel*, & vécutent-ils dans une *grande prospérité* ? N'est-ce pas sur elle que le Seigneur a poussé cette plainte ? *Jérusalem, Jérusalem, qui tués les Prophètes, & qui lapides ceux qui te sont en-voiez, combien de fois ai je voulu rassembler tes Enfans, come la Poule rassemble ses Petits sous ses Ailes ? mais vous ne l'avez point voulu.* Matth. XXIII. 37.

En voilà assez, pour faire sentir, qu'il n'est point question dans ce Chapitre, de l'Eglise Judaïque, depuis son retour de Babilone jusqu'à Jésus-Christ, & qu'il faut y chercher quelque autre objet, qui sera nécessairement, quelque Eglise Chrétienne, qu'on verra triompher de ses Ennemis, après une affliction de courte durée, & paroître avec toute la gloire qui est promise en tant d'endroits de l'Ecriture, à la Cité sainte, à la nouvelle Jérusalem.

Aussi, quoi que l'Examineur ait dit, à la page 425. que *tous les traits de cette Prophétie conviennent parfaitement & à la lettre à l'Eglise Judaïque, lors de son retour de la Captivité* de

de Babilone, & qu'ils ne peuvent convenir que dans un sens forcé, & peu satisfaisant, à l'Eglise Chrétienne militante ou triomphante, il se trouve pourtant enfin réduit par la merveilleuse conformité des Descriptions qu'Esaïe & l'Auteur de l'Apocalipse nous font de la nouvelle Jérusalem, à recevoir lui-même cette dernière explication, qui lui paroissoit si peu satisfaisante. *Quoi de plus raisonnable, dit-il, & de plus conforme à l'Esprit de Dieu, que d'expliquer d'abord l'Oracle d'Esaïe de l'Eglise Judaïque, à laquelle il s'adressoit, & d'appliquer ensuite à l'Eglise Chrétienne ou militante ou triomphante, tout ce qu'il y a dans l'Oracle d'Esaïe, d'expressions propres, à marquer le rapport qu'il peut y avoir entr'elles, fondé en cela sur l'allusion qu'y fait Saint Jean, dans l'Apocalipse? Qu'y a-t-il dans une telle explication, qui ait la moindre ombre de préjugé? Au contraire, quel avantage n'a pas cette méthode d'expliquer l'Ecriture, toute simple & toute naturelle, par dessus celle, où l'on ne voit que conjectures hazardées de l'Esprit humain, & fondées uniquement, sur ce qu'elles servent à appuyer un Système, qui est encore bien éloigné d'être démentré?*

J'ai fait voir, ce me semble, assez clairement, que les principaux traits de cette Prophétie ne conviennent en aucune façon à l'Eglise Judaïque. En vain l'Examineur assure-t-il, que ces traits lui conviennent tous parfai-

parfaitement & à la lettre. On voit bien, que la vérité de l'Histoire souffre, de la peinture qu'il nous fait de la fécondité, de la grandeur, de la prospérité, de la pureté & de la gloire de la Nation Juive, en ces tems-là. On voit bien qu'il change de sa propre autorité, des promesses absolues de Dieu, en autant de promesses conditionnelles. On sent d'abord, qu'il énerve les plus fortes expressions, sorties de la bouche du Très-Haut, sous le frivole prétexte, de *réduire à un sens naturel & ordinaire, des termes figurez, selon le stile pompeux des Orientaux.*

Mais, dit on, la première Réflexion, qui se présente sur cet Oracle, c'est qu'il a été prononcé, ou écrit de la part de Dieu, pour être annoncé premièrement aux Juifs, qui vivoient du tems du Prophète, & par conséquent qui y devoient prendre quelque intérêt. Je réponds que les Juifs contemporains d'Esaië, come tous ceux que leur foi a rendu si recommandables sous l'Ancien Testament, *attendoient sans doute une récompense promise.* Cependant l'Auteur de l'Épître aux Hébreux nous assure, *qu'ils ne l'ont point encore reçue, parce que Dieu, qui nous a fait de plus grandes graces qu'à eux, n'a pas voulu qu'ils arrivassent à la perfection sans nous.* Heb. XI. 39.

Si l'on fait bien attention, à la nature, à l'ordre & à la suite des Prophéties d'Esaië,

ne verra-t-on pas, que depuis le commencement du Chapitre XL. jusqu'à la fin de ces Prophéties, elles tendent toutes à adresser des paroles de consolation, non au Peuple Juif, sur l'état affligeant, où devoit les mettre la Captivité de Babilône; mais à un Peuple Chrétien, qui sera enfin délivré de la Babilône mystique, par un grand Prince, come le Peuple Juif fut délivré de la Babilône litérale, par *Cirus*.

De tout cela, n'est-il pas naturel de conclure; que ce Chapitre LIV. come les autres; & en particulier le LIII. qui le précède immédiatement; & qui de l'aveu de l'Examineur regarde particulièrement le Messie, doit être expliqué, non par rapport à l'Eglise Judaïque; mais par rapport à une Eglise Chrétienne; que Dieu dans sa juste colère, livrera pour un peu de tems; entre les mains de la Babilône mystique?

Ce n'est donc pas une ombre de préjugé; mais un préjugé bien réel, qui déterminé l'Auteur de l'Examen, à expliquer d'abord l'Oracle d'*Ésaïe*, de l'Eglise Judaïque, à laquelle il ne convient nullement. Cette méthode d'expliquer l'Ecriture, bien loin d'être toute simple & toute tirée des Ecrits sacrez, est au contraire pleine de difficultés & met la Parole de Dieu en contradiction avec elle-même. C'est là qu'on voit véritablement

des conjectures hazardées, & fondées uniquement sur ce qu'elles servent à appuyer le Système de l'Ecole, dont tout l'esprit & le savoir humain, ne sauveront jamais les principes mal établis. Pour nôtre Système, puis qu'on veut lui doner ce nom, il a du moins cet avantage, que ceux qui le rejettent en gros, & sur la seule étiquette, sont bientôt obligez d'y revenir, pour peu qu'ils consultent les Ecrits-sacrez. Les détails les y ramènent insensiblement, bon gré, malgré qu'ils en aient, & ce n'est qu'à l'aide de plusieurs modifications subtiles, & en se retranchant dans des généralités, qu'ils viennent à bout de se persuader, qu'ils sont encore d'accord avec eux-mêmes, bien qu'ils ne le soient point en éfet.

PHILOGRAPHE.

Le 24. Décembre 1748.



LETTRE

*A Monsieur de F * **

Parum mihi placeant ex litteris quæ ad virtutem Doctô-
ribus nihil profuerunt. Salust.

C'est - à - dire.

Je ne saurois faire grand cas de ces Sciences qui n'ont
en rien contribué à rendre vertueux ceux qui les
ont apprises.

QUoi, *Monsieur*, parce que l'Année
passée on fit une espèce de récapitula-
tion des Pièces qui avoient parû dans le
Journal Helvétique, pendant le cours de cette
même Année, vous voulés m'engager à sui-
vre la même route; c'est-à dire, à doner
une idée de plusieurs Morceaux, & à retra-
cer, en quelque sorte, en petit, ce qu'on a
dessiné en grand? Vous exigés encore,
que j'ajoute à cette Analise, mes propres
Réflexions, & qu'en y joignant ce qu'on
peut avoir omis, je rende ainsi moins
imparfaits de simples Essais, que l'Au-
teur n'avoit fait qu'ébaucher. La tâche
que vous me donés est délicate, & diffi-
cile: Il n'est pas aisé de trouver du neuf
après un Ecrivain qui a traité une matière

avec quelque soin ; ce qu'il nous laisse à glaner, ne vaut ordinairement guères la peine d'être recueilli ; d'ailleurs, *Monsieur*, les Auteurs, pour la plûpart, n'entendent pas raillerie ; ils ne veulent pas qu'il soit dit qu'il leur soit échapé quelque chose ; beaucoup moins souffrent-ils d'être redressés : Garder le silence sur quelques Ouvrages, tandis qu'on parle de quelques autres, ce n'est pas en sentir le prix & leur rendre justice ; ne pas les louer en tout, c'est presque leur faire injure : Un examen qui n'est pas accompagné d'Eloge est à leurs yeux une Critique. Tenés moi donc compte de ma complaisance. Il faut que vous aïés autant d'ascendant sur moi que vous en avés, pour que je ne vous refuse pas.

Je vous avertis d'avance que je ne me propose point de suivre l'ordre des Pièces, telles qu'elles sont placées dans le Journal Helvétique ; & que je ne parlerai que de celles sur lesquelles j'aurai quelque chose à dire : Ainsi mon silence ne suppose point que j'approuve entièrement celles que je ne critiquerai point, ni que je blâme celles sur lesquelles je jugerai à propos de me taire.

Par exemple la Dissertation que vous nous avés donnée sur le *Juste* & sur l'*Injuste*, est du nombre de ces excellentes Pièces qu'on ne peut qu'admirer, & qui ne laissent rien à désirer.

desirer. Quoi que ce ne soit qu'un morceau d'une Idée complete sur la Religion naturelle, cependant, les vuës qu'on y trouve sont si grandes & si belles; tout y est exposé avec tant de netteté, de précision & d'élégance, qu'on ne sauroit le lire sans ressentir cette douce satisfaction, que procure la Vérité. Il ne reste qu'à souhaiter, pour l'instruction des Lecteurs, qu'on voie souvent dans le Journal des Ouvrages de la même main. On y prouve fort bien, contre le sentiment des *Circulaires*, que le Juste & l'Injuste ne dépendent ni des Loix, ni de la Coutume.

Nous avons vû une Dissertation sur la supériorité que la Raison a sur l'Esprit*. Il me semble qu'on a assés bien démontré que le faux Bel Esprit nuit aux Sciences, en cherchant moins à éclairer & à convaincre, qu'à plaire; en préférant le brillant ou solide; en détournant l'attention de la Vérité, pour la tourner sur l'Erreur, qui en prend le masque & la livrée: C'est lui qui a corrompû, en quelque sorte, nôtre Goût & nôtre Jugement sur les matières de Literature. On n'aprofondit rien; tout est léger & superficiel. Les Ouvrages d'aujourd'hui ressemblent assés à ces Globules, nuancés de mille couleurs, que les Enfans forment avec du Sa-

B 3

VOL,

* Voyez le Journal de Juillet 1748. p. 89.

von, & qui ont si peu de consistance que le moindre air les emporte & les dissipe : Aussi, en fait de Romans, préfère-t'on, *Grigri*, le *Sopha*, à la *Princesse de Clèves*, & à *Gilblas de Santillane*. Il semble que la Philosophie devroit moins se ressentir de nôtre inconstance : Cependant, après avoir passé successivement d'*Aristote* à *Descartes*, le règne de celui ci a fait place à *Newton*, dont nous ébranlons tous les jours l'Empire par nos doutes, & nos incertitudes. Bien tôt nous ne saurons plus à quoi nous en tenir; nous ne marcherons plus qu'à tâtons; il est à craindre que le terrain ne nous manque sous les pieds. Malheureusement ce penchant pour le pirrhonisme influe sur la Religion; come si elle avoit perdu de son évidence, depuis quelques Années. A force de vouloir la rendre simple & naturelle, on énerve sa force & sa majesté; on l'anéantit en quelque sorte. Par une licence honteuse à l'Esprit humain & à nôtre Siècle, elle est devenue l'objet de la raillerie & le jouët du faux bel Esprit; come s'il étoit jamais permis de badiner sur des Matières graves & importantes. Ce qui est l'objet de nôtre vénération & la règle de nos devoirs, doit il jamais devenir le sujet de nos amusemens ?

Ceci me conduit à l'Extrait, & à la Réfutation

tation de *l'Home Machine** ; Brochure où le Libertinage & l'Impiété lèvent le masque, & ne daignent seulement pas se déguiser. Cette Brochure nous fait voir ce que c'est que l'abus de l'Esprit, quand il manque de principes & de probité, & qu'il se plait à s'égarer. Qu'on examine les Ouvrages des *Spinoza*, des *Vanini*, des *Collins* & des autres Incrédules, on verra que leurs Auteurs ne manquèrent ni d'Esprit, ni de Connoissances, ni de Talens ; mais leur Orgueil les aveugloit : Ils vouloient faire parler d'eux, à quelque prix que ce fut, & se faire Chefs de Sectes. L'Auteur de la Réfutation de *l'Home Machine* a oublié de relever un article qui méritoit bien son attention, & qui me paroît très important. On dit, dans cette Brochure, que la Religion est la cause des Troubles & des Guerres sanglantes qui ont désolé quelques Pais ; come si on devoit attribuer à la Religion, ce qui est directement opposé à ses Maximes & à ses Leçons. Qu'on la médite avec attention, on verra qu'elle prêche par tout la douceur, la paix, la subordination, l'obéissance à nos Supérieurs : On ne doit donc imputer la révolte & les séditions qu'à l'ambition désordonnée des Souverains, qui, par leurs vexations & leur cruauté, forcent leurs Sujets à défendre

dre leur bien, leur honneur & leur vie. Quelquefois aussi les Sujets sont entraînés par l'amour de la nouveauté & de la licence ; ou bien ils sont les jouëts de leurs Chefs, qui s'en servent come d'Instrumens à leurs complots & à leurs machinations. Est-ce la Religion qui a causé les Guerres Civiles entre *Silla & Marius* ? Est-ce elle qui a produit les horribles proscription, d'*Octave*, de *Marc Antoine*, & de *Lepide* ? La Guerre longue & cruelle, entre les *Guelphes* & les *Gibelins*, fut-elle enfantée par la Religion ? Peut-on dire qu'elle ait causé cette Guerre qui couta tant de Sang à l'Angleterre, entre la Maison de *Lancastre* & celle d'*Torc* ?

La Brochure de l'*Home Machine* a été suivie de près d'une autre, qui, par son titre, sembleroit marquer que c'en est la Critique. En effet, à peine a-t'on lû, l'*Home plus que Machine*, qu'on s'attend à une réfutation ; mais l'Auteur a soin, dans sa Préface, de nous avertir que ce seroit se tromper que de penser ainsi : *Deux ou trois heures de lecture*, dit-il, *prouveront l'effet d'un jugement précipité*. Il se propose seulement de prouver que l'*Home* n'est rien moins qu'une machine ; je ne conçois pas, dit-il, comment on peut nommer machine ou Automate, un Etre qui peut se former différentes idées sur différens états, & se déterminer en conséquence. Le mot machine désigne ordinairement

vement un Etre qui n'agit & n'est déterminé que par des causes brutes. Raisonner, c'est exprimer les rapports qui sont entre différentes propositions; or il n'y a qu'un Etre libre & intelligent qui en soit capable. Notre Auteur opose a un Vers qu'il attribue à Mr. de *Voltaire*, ceux-ci qu'il s'est contenté de parodier.

*Contemple ton Esprit, réfléchis sur toi même,
 Mis à un trait si lumineux
 Que ce foible raïon de l'Essence suprême,
 Qui naît avec nos sens, croit, s'affoiblit comme eux,
 Ne périra jamais de même.*

C'est pour avoir jugé sur de simples apparences, & pour avoir confondu les deux substances, si différentes, l'Esprit & le Corps, que Mr. de *Voltaire* a dit,

*Est ce là ce raïon de l'Essence suprême,
 Que l'on nous peint si lumineux?
 Est ce là cet Esprit survivant à nous même?
 Il naît avec nos sens, croit, s'affoiblit comme eux,
 Hélas! périroit-il de même?*

Non, répondra le Philosophe Chrétien, Quand la Révélation ne nous assureroit pas, comme elle le fait, que nôtre Ame est immortelle, sa Nature, les Perfections de
 l'Etre

l'Être suprême ; en particulier , sa Bonté & sa Justice , ne nous permettroient pas d'en douter. L'Esprit semble suivre les progrès du Corps , & sa destinée ; parce que c'est là une des règles de leur union ; mais cela ne prouve point qu'il en dépende , & que sa destruction entraîne la sienne. Que dis je , sa destruction ! Rien ne le détruit ; il n'arrive au Corps qu'un simple dérangement : Si la Matière ne périt point, pourquoi voudroit-on que l'Esprit fut anéanti ? La partie de l'Homme la moins parfaite auroit-elle un meilleur sort que celle qui est beaucoup plus excellente , & qui par les desirs & les espérances , anticipe , en quelque sorte , sur l'Éternité ?

L'Auteur de *l'Homme plus que machine* , prouve fort bien, que dans quelque état que l'on considère la Matière , elle est incapable de penser & de sentir , & que c'est tomber en contradiction , & parler sans avoir aucune idée distincte , que d'affirmer que le Corps peut juger , comparer des idées , les reproduire , préférer un état à l'autre : L'organisation , quelque parfaite qu'elle soit , n'ira jamais jusques là. Nous n'entrerons pas dans cette discussion , parce que je crois que cette vérité a été démontrée dans la réfutation de *l'Homme machine* : Je le répète , tout ce qu'on dira des progrès de l'Esprit humain , de sa
 dé.

décadence, du besoin qu'il a de nos organes pour faire ses fonctions, prouve seulement qu'il est étroitement uni au Corps, & que tant que cetté union subsiste, nos sens lui sont nécessaires pour manifester les propriétés & faire ses exercices. L'Esprit ne sauroit être bien disposé, si le Corps l'est mal,

*Tels dis-je, dans la Jeunesse,
Pleins d'une vive tendresse,
On voit deux parfaits Amans
Que la simpatie assemble,
Faire & partager ensemble
Leurs plaisirs & leurs tourmens.*

Mad. Des Houlières.

Il ne faut pas douter qu'il ne se soit fait plusieurs Critiques de l'*Home machine* : Cette Brochure a révoité non seulement les meilleurs Théologiens, qui n'ont pû voir sans indignation & sans horreur la Religion foulée aux pieds, l'*Home* abaissé à la condition des plus vils Animaux ; mais les Philosophes les plus judicieux se sont crû obligés de faire voir le danger d'un Système qui ôte à l'*Home* la liberté, & qui introduit dans la Société la plus affreuse licence. Si ce Système étoit toléré, toutes les Loix, qui distinguent le *juste* de l'*injuste*, seroient anéanties ; toutes les barrières qu'on opole aux Vices & au Crime seroient rompues ; des lors plus
d'or-

d'ordre & de subordination? Le Libertinage marcheroit à tête levée; la violence & l'iniquité régneroit seuls sur la Terre.

Après vous avoir entretenu de la Réfutation de l'Homme machine, je viens au Livre des Mœurs qui a fait tant de bruit, soit en bien, soit en mal. On a donné l'Extrait d'une partie de cet Ouvrage dans le Journal de Juin pag 562. L'Auteur n'a pas jugé à propos de nous donner la suite qu'il avoit promise. Avec autant de discernement & de lumières qu'il en a montré, je suis persuadé qu'il n'auroit pas manqué de nous faire voir en quoi cet Ouvrage pêche, & ce qui le rend d'ailleurs utile & recommandable. On ne sauroit nier qu'il n'y ait des portraits très bien frappés, & où le Vice est bien dépeint. Je n'en citerai qu'un seul tiré de la page 120. *Adelaide est vertueuse, attachée à son Epoux, & fidèle à ses devoirs; mais sa parure est recherchée; sa conversation est libre & ses cotteries décriées. On n'ira pas fouiller au fond de son Ame pour s'assurer de ses mœurs: Son procès est tout fait; elle est réputée coquette.*

Mais parmi des pensées sages & ingénieuses, il y en a plusieurs très hardies, & dont les Libertins pourroient abuser. Parmi les premières je rangerois celle ci qui est d'une vérité incontestable, & qui est de plus exprimée d'un tour original: *Dans certaine Religion*

gion on ne regarde Dieu que come un Être violent, despotique, arbitraire, & destinant ses Créatures à un malheur inévitable, sans aucun mérites & démerite prévû ; c'est à dire qu'on élève un Diable sur les Autels ou l'on croit adorer un Dieu.

Celle-ci encore m'a plû extrêmement, parce qu'elle porte les Hommes à la douceur & à la tolérance. Quoi qu'ordone la Religion Chrétienne, elle même, la plus pacifique de toutes dans la Théorie, on ne se fait point à aimer des damnés, cette méthode fanatique de devouer les hontes vivans aux Enfers, n'est propre qu'à les faire massacrer.

Si les uns sont damnés pour leurs erreurs, les autres le seront pour leurs emportemens, & lequel vaut le mieux ? Voici un exemple des pensées hardies & dangereuses : Un Homme qui vivroit seul sur la Terre seroit dispensé du Culte extérieur, ce n'est point par raport à Dieu qu'il a été instituée, il l'a été pour unir les membres de la Société par la profession ouverte d'une seule & même Religion

Il y auroit bien des choses à dire sur cette pensée, mais je ne ferai que les indiquer : Le Culte extérieur a trois objets ; Dieu, nous même, & le Prochain ; ainsi il n'est pas vrai qu'un Homme, qui vivroit seul sur la Terre, fut dispensé du Culte extérieur : Il est presque impossible, que les hommages qu'il ren-

rendroit au Créateur ne fussent accompagnés des mouvemens extérieurs, qui accompagnent ordinairement les sentimens du Cœur; lors qu'il est embrasé du zèle qu'excite une ardente reconnoissance des bienfaits, il s'en répand toujous quelque étincelle au dehors; nôtre respect se manifeste naturellement par l'humiliation, & par une posture suppliante. Ces mouvemens extérieurs qui anoncent le Culte, rendent à leur tour les sentimens de l'Arme plus vifs & plus touchans; aussi tous les Homes, ceux même qui donoient le moins aux Cérémonies & dont le Culte étoit le plus simple & le plus pur, sont convenus de rendre à la Divinité un Culte extérieur: Il a comencé dès qu'il y a eu des Êtres intelligens, capables de célébrer la Puissance de Dieu, & de lui offrir leurs vœux. Le Culte intérieur n'étoit pas défendu au Israélites en Egipte, & quand il l'auroit été, les sentimens & les hommages du Cœur ne sont du ressort d'aucune Puissance; cependant, ils ne cessèrent de supplier leurs Maitres de leur permettre de sacrifier publiquement à l'Eternel; ils hazardèrent même leur vie pour lui rendre ce devoir solemnel. L'Auteur du Livre des *Mœurs* ne sauroit s'empêcher d'avouër lui même, que ce Culte est très propre à réunir & à rasfermir les Homes dans l'unité d'une même foi: Voici come il s'exprime,

Qu'on

Qu'on me donne des Hommes sortant des mains de la Nature, exempts par conséquent des impressions de l'exemple, & des leçons : Qu'on les assemble de tous les coins de la Terre pour conférer en commun, sur l'hommage qu'on doit à Dieu, cette unité de Religion si désirée renaîtroit bientôt. Vous voyés, Monsieur, que selon nôtre Auteur, le Culte extérieur est nécessaire pour ramener les Hommes à l'unité d'une même foi ; sans cela ils s'égarerent en opinions vaines & extravagantes, en cérémonies pueriles, en macérations opposées à la véritable piété. Il y a des Hommes, dit Pascal, qui ont l'art de se damner bien sagement.

Si le Livre des *Mœurs* a fait beaucoup de bruit, les *Lettres Péruviennes* n'en ont guères moins fait, & non pas été moins goûtées. On trouve dans le *Journal Helvétique* deux Extraits de cet Ouvrage, qui ont été envoiés dans le même tems, * ainsi on ne sauroit soupçonner que leurs Auteurs se soient copiés l'un l'autre, cependant ils sont presque d'accord sur le bien & sur le mal qu'ils en ont dit : C'est que le *Vrai* n'a qu'un langage, & se présente tout naturellement. L'Auteur du premier Extrait me paroît un Homme d'Esprit, & qui écrit bien. Je suis trop Ami de l'Auteur du second pour oser le louer. Il me semble que nous devons être modestes pour nos Amis, presque autant que pour nous-mêmes.

* Journ. Helv. de Mars p. 283. & celui d'Avril p. 350.

mêmes : Cependant s'il m'étoit permis de lui donner quelque éloge, je le ferois dans cette occasion, quand ce ne seroit que pour le dédomager, d'une Critique assés vive que sa Pièce a occasioné. Si l'on n'avoit fait que lui reprocher de passer trop rapidement d'un sujet à un autre, de faire trop d'écart, d'entasser trop de Citations ; l'Amitié ne m'aveugle pas ; & je serois le premier à convenir de tous ces défauts, qu'on peut pardonner à un jeune Home qui est encore en Humanités ; mais on lui impute de manquer de goût & de jugement. On décide sans examen, sur son âge, où l'on n'a pas le goût & le jugement bien formés ; mais je doute que l'on eut jugé si peu favorablement sur la Pièce même, qui me paroît écrite d'un stile vif & élégant. Cette Critique n'est pas restée sans réponse ; & comme *Ferval*, c'est le nom de l'Auteur, avoit fait des progrès, on trouve aussi dans la Réplique plus de raisonnement & de justesse ; mais je voudrois qu'il y eut moins de Digressions, quoi qu'elles soient assés bien amenes, & qu'elles aient leur agrément : Il rend d'abord justice au mérite de son Adversaire, dont il loue quelques Ouvrages en Vers, qui ont parû dans le Journal Helvétique, & où l'on trouve, en effet ce *molle atque facetum*, cette douceur de Poésie, ses peintures légères & riantes, si admirées
dans

dans *Chaulieu* & dans *Gresset*, qu'il paroît que l'Auteur s'étoit proposé pour modèle : Mais en lui rendant justice, il se plaint que son Adversaire ne la lui a pas rendue, & que l'Analyse, ou l'ébauche qu'il a donné de sa Lettre, est fort infidèle. Il donne à ce sujet quelques règles de Critique, qui m'ont paru très judicieuses. Parmi ces règles, il n'oublie pas l'impartialité & la moderation : Il en donne lui même l'exemple, en offrant de bonne grace son Amitié à son Censeur, qui, sans doute, est trop honête pour la refuser. Tout Homme vertueux vole au devant de la réconciliation ; il seroit bien fâché qu'on dit de lui ce qu'on disoit de l'Abé *Desfontaines*, Critique malin & très partial ; *Il n'a que des talens & point de Vertus*. Je dirois volontiers come le bon *La Motte*,

*Qu'entre nous l'Amitié règne
Düssent périr tous les Arts.*

Je ne saurois m'empêcher de copier à ce sujet une Strophe d'une Ode du même Poète, qui joignoit beaucoup de Probité à beaucoup d'Esprit & de Goût ;

*Si quelque dépit nous anime
Sans le confier à la rime,
Tâchons d'asoiblir ses transports ;*

*Et craignons que notre imprudence
En éternisant la vengeance,
N'en éternise le remors.*

Il auroit été fort à desirer que le célèbre *Despréaux*, sur lequel on trouve diverses particularités intéressantes dans le Journal de Juillet 1748. p. 21. eût suivi une maxime aussi sage: Il se seroit épargné de justes reproches. Le Marquis d'*Argens*, dans son Livre sur le Goût, dit, qu'on ne sauroit le regarder comme un honête Home; & *Gresset*, si bon juge des Homes & des Ouvrages d'esprit, s'exprime ainsi,

*En vain guidé par un fougueux délire
Le Juvenal du Siècle de Louis,
Fit un talent du crime de médire,
Mes yeux jamais n'en furent éblouis.
Ce n'est point là que ma Raison l'admire;
Et Despreaux, ce Chantre harmonieux,
Sur les Autels du poétique Empire
Ne seroit point au nombre de mes Dieux,
Si de l'opprobre, organe impitoiable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eut chanté que les malheureux Noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons;
Manes plaintifs, qui sur le noir rivage,
Vont regrettant que ce Censeur sauvage,
Les enchainant dans d'immortels acords,*

*Les ait privés du comun avantage,
D'être cachés dans la foule des Morts.*

Despréaux, tout fatirique qu'il étoit, fut le ménager des Protecteurs. Les plus Misantropes, dit Mr. de *Fontenelle*, sont assés Maîtres de leur bile, pour sentir le besoin qu'ils ont d'une protection: *Boileau* en avoit plus besoin que personne, quoi que dans ses Satires il soit plus Rimeur que Poète. Je ne lai si celui qui a fait le Génie, ou l'Ange Tutelaire de *Boileau** pourra éfacer l'idée défavantageuse que nous laisse de sa probité la lecture de ses Satires, qui selon moi, même du côté de la Poésie, ne valent pas ses autres Ouvrages. Si vous êtes curieux de voir quelque chose de bon sur ce sujet, lisez deux Lettres sur la Satire dans le Journal de Mai & de Juin 1748.

Un autre genre d'Ecrits qui à beaucoup de raport à la Satire, c'est la *Parodie*, sur laquelle on nous a donè diverses Observations curieuses, & des Règles très judicieuses**. L'Auteur de cette ingénieuse Pièce n'en a pas marqué l'origine, qui est très ancienne. *Rhinton*, qui vivoit du tems de *Ptolomée*, Fils de *Lagus*, avoit tourné en ridicule les sujets sérieux des Tragédies; mais il est vrai que

C 2

cette

* Voiés le Journal Helvet. d'Aout 1748. p. 187.

** Voiés le même Journal p. 150.

cette invention s'est renouvelée dans le dernier Siècle avec beaucoup plus d'art. Les deux Auteurs qui s'y sont le plus exercés, sont *Dominique Romagnesi*, & *Francesco Riccoboni*; tous deux Italiens, assez bons Ecrivains, & Acteurs habiles. Come les Italiens excellent sur tout dans l'Action, & qu'il en faut dans la *Parodie*, il n'est pas surprenant que le Théâtre Italien s'en soit emparé. Une des plus jolies Pièces qu'il se soit fait dans ce genre, c'est *Le Sultan poli par l'Amour*; Parodie de *Zaire*. Celle qu'on fit sur *Inès de Castro*, & qui a pour titre *Agnès de Chaillot*, est aussi fort ingénieuse. Mr. de *La Motte* ne pût voir, sans quelque dépit, qu'on tourna en ridicule sa meilleure Tragédie: Il fit à ce sujet diverses Réflexions dans un de ses Discours sur la Tragédie: Il croit cette bouffonnerie indigne de la majesté du Théâtre Tragique, & propre à décourager les meilleurs Poëtes, qui ne sauroient voir sans quelque peine, les Vers les plus sérieux, les Maximes les plus belles, travestis en burlesque, & cela sans respect pour les Personages les plus illustres. *Hérode* sera un Prévot; *Mariane*, une fille de Sergent; *Varus*, un Officier de Dragons; *Alphonse* devient un Bailly de Village, & *Inès* se transforme en *Agnès*, Servante du Bailly. On ravale ainsi, jusqu'au bas & au boufon, une action qui vient de

de paroître grande & pathétique : Par là le Spectateur se prive du plaisir, délicieux d'être touché & émû une seconde fois à la représentation d'une Pièce qui lui a fait verser des larmes. Qui ne conoit la liaison des idées ? Vous avés ri à la Parodie, n'espérés pas de pleurer à la Tragédie. La Copie, toute défectueuse qu'elle est, émoussera l'impression de l'Original. Du moins demeurez vous partagé entre deux sentimens opposés, & vous ne gouterés bien ni l'un ni l'autre. Voilà l'effet de ces Mascarades, où l'on coût un morceau de l'habit d'Arlequin à la Robe d'un Prince ou d'un Héros. Et ne croiés pas être dédomagé du plaisir que vous perdés par quelques traits de Critique : L'Auteur de la *Parodie* songe bien plus à faire rire, qu'à bien juger, & le Spectateur le prête volontiers à la séduction, dès qu'elle est plaisante. Il est à craindre que ces jeux d'Esprit n'entretiennent le mauvais goût, ne produisent la précipitation des Jugemens, ne tournent la Vertu en ridicule, & n'acoutument à prendre des bons mots pour des raisons. Ces Réflexions judicieuses n'empêcherent pas Mr. *Fuzelier* de doner une espèce de Parodie des Fables de *La Motte*, dans son *Momus Fabuliste*.

Je voudrois bien vous entretenir encore de deux ou trois Pièces, mais cette Lettre

est longue, & je veux me hater de la finir. Je vous en dirai pourtant un mot : Celle qui a pour titre, *Les Vœux de l'Europe pour la Paix* * me paroît fort bonne. Ce Poëme en Prose seroit digne d'être mis en Vers, par l'Auteur lui même, qui pense noblement & avec délicatesse, & qui s'exprime avec pureté & avec énergie. Il est assés surprenant que lui, qui est Poëte, du moins si l'Auteur est celui que je soupçonne, ait écrit en prose, pouvant écrire élégamment en Vers, & sur une matière qui est susceptible des graces & des ornemens de la Poësie ; mais peut-être a-t'il voulu donner par la gain de cause à Mr. de *La Motte*, qui prétendoit qu'on pouvoit faire de la Poësie en Prose. Si le Poëme de nôtre Auteur n'a pas été couronné par l'Académie de *Marseille*, pour laquelle il étoit destiné, du moins ses Vœux ont été remplis, & l'Europe jouit de la Paix. Cet heureux succès doit plus réjouir un honête Home que le Prix le plus honorable.

Vous vouliez, *Monsieur*, que je donasse un petit Supplément à l'Extrait des *Lettres Péruviennes*, & cela parce qu'il en a parû une suite depuis peu, & que cette suite vous paroît jolie, & mériter quelque attention. Vous n'êtes cependant pas tout à fait content de *Zilia* l'Héroïne de ces Lettres, qui se pique de

* Voyés le Journal d'Août 1748. p. 179.

de constance pour un volage & un ingrat, tel que son cher *Aza*, son premier Amant : Vous voudriés quelle se rendit enfin aux Vœux, & a la tendresse de *Deterville*, à qui elle a tant d'obligation, & qui l'aime si ardemment : Vous desirés leur union, & vous ne croiés pas qu'une Amitié pure & raisonnable fusise pour les rendre heureux. Vous pensés en cela come l'Auteur d'un petit Dialogue* sur l'Amour pur & désintéressé, qui conclût qu'un tel Amour entre les deux Sexes, n'est pas moins une chimère que cet Amour pur dont les Mistiques font parade. Ce n'est pas que les Femmes manquent d'Esprit & soient incapables d'entretenir un comerce raisonnable : Je pense d'elles aussi favorablement que *St. Evremond*. *Je crois, dit-il, moins impossible de trouver dans les Femmes la saine raison des Hommes, que dans les Hommes les agrémens des Femmes. Elles auroient trop d'avantage sur nous si on se donoit autant de soin pour leur éducation que pour la nôtre.* Ce qui vous étonera peut être, c'est qu'un Philosophe tel que *Mallebranche* ne croit pas indigne de lui de faire leur éloge : *Tout ce qui est du goût, dit-il, est de leur ressort : Elles sont juges de la perfection de la Langue.* Mais plus elles ont de délicatesse & de sentiment, plus elles sont tendres; & quand le Cœur est vivement touché, le

* Voies Juillet 1748. p. 72.

Roman est bien tôt fini : Une Espagnole disoit en lisant les Conversations de *Clélie*, *Voilà bien de l'Esprit mal employé*. Melle. de *L'Enclos*, dont on trouve une Histoire si touchante dans la Lettre de *Ferval** disoit que l'Amour nous donne la félicité que la Philosophie nous promet : Vous allés me dire, oui ; lors qu'il n'est pas défordonné ; quand il sort des bornes, quel ravage ne fait-il pas ? J'en conviens, aussi les Poètes ont-ils feint que la Pudeur marchoit devant l'Amour, mais il va quelquefois si vite qu'il la laisse derrière lui.

Je n'ai pas oublié vôtre Observation sur le *Ver solitaire*, sur lequel on trouve une Dissertation dans le Journal Helvétique du Mois d'Octobre 1743. Pour vous prouver que je neglige pas les Matériaux que vous avés la bonté de m'envoier, voici cette Remarque mot à mot : Elle est tirée des *Mémoires de l'Académie des Sciences de l'Année 1740*. *On a vû, a deux lieues de Toulouse, un Malade qui rendit après un purgatif violent, un Ver de seize pieds de long, tenant toujours la tête levee d'un pied & demi, soit qu'il se trainât sur la terre, soit qu'il se mit en peloton : On le mit dans un pot plein d'eau, où il fit des mouvemens étonans ; toujours la tête levee d'un pied : Cette tête étoit noire, ronde come un poix, le cou fort étroit,*

* Voici le Journal d'Avril 1748. p. 368.

étroit, avec des éminences qui ressembloient à des vertèbres. Ce Ver avoit deux yeux &c.

Pius j'étudie l'Histoire naturelle, plus je trouve que dans les faits même les plus incontestables, elle approche de la Fable, par son merveilleux. Mr. de Fontenelle, disoit que l'Esprit humain est le lieu de la naissance du Faux, & que le Vrai n'y entre que come étranger; mais ne seroit ce point un peu la faute de la Vérité? D'où vient ne se présente-t'elle guères à lui que sous l'aparence du Roman?

La Vérité se cache dans la majestueuse profondeur des Prophéties, & ne se découvre que par l'événement, ce qui fait qu'elles ont été l'ecueil de plusieurs habiles Théologiens. Cela n'a pas empêché qu'un Savant de la Suisse n'ait crû en avoir la Clé. Ses explications sont en éfet si ingénieuses & si vraisemblables, qu'il ne leur manque que d'être justifiées par les faits; malheureusement, il y a toujours quelque chose qui ne s'y ajuste pas: Come dans les choses douteuses, les Opinions sont ordinairement assés partagées, cela a occasionné une petite dispute entre ce Savant, & un autre qui est resté anonyme*: Il ne nous appartient pas de prononcer entr'eux,

Non nostrum inter nos tantas componere lites:

* Voiés le Journal Helvet. de Mai & de Juin. Celui de Juillet & d'Aout 1748.

Dans une route aussi obscure, on doit bien pardonner quelques faux pas.

*Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
offendar maculis.* Horat.

Nous devons être d'autant plus réservés sur ce sujet, qu'outre plusieurs explications très différentes, qu'on donne de divers Passages des Pseaumes & des Prophètes, on y propose une Question fort délicate, savoir si l'accomplissement des Prophéties est plus propre à démontrer la vérité de la Doctrine, que les Miracles. Comme nous ne sommes ni vous ni moi, *Monsieur*, de ces Gens qui disent, *un Mort ressuscité, qu'est-ce que cela prouve?* Il nous paroît qu'un fait de cette nature a plus de force & d'évidence que l'accomplissement d'une Prophétie, qui est ordinairement assés éloigné, & presque toujours environé de quelque obscurité, parce que l'événement, avec toutes ces circonstances, quadre rarement avec tous les termes de la Prediction. Il y a donc toujours quelques nuages quand l'événement est éloigné; mais comme le dit *Pascal*, il faut reconoitre la Religion dans l'obscurité même de la Religion, & dans le peu de clarté de ses Prophéties, presque toujours envelopees d'em-
blemes

blêmes & de figures. Si au contraire, l'événement est prochain, on dira qu'il n'étoit pas nécessaire d'une Inspiration divine pour le déviner, & qu'il fuffoit, de faire attention aux conjonctures des tems, à l'intérêt des Princes, & à leurs caractères. On fait jusqu'ou quelques Persones ont poussé la pénétration, à l'égard de l'avenir. Plus l'événement qu'on prédit est important & considérable, plus il faut être réservé dans ses calculs, & dans l'époque de l'événement, parce que s'il n'arrive pas précilement dans le tems marqué, on s'expose à la risée des Incrédules. C'est ainsi que le célèbre *Jurieu*, s'étant vanté que Dieu lui avoit ouvert les sept Sceaux de l'Apocalypse, & aiant prédit que les Protestans réfugiés rentreroient triomphans en France l'Année 1689. fut fifié, lors qu'il fut témoin, lui même de l'erreur de ses sublimes rêveries. Il n'en est pas de la Prédiction des grandes Révolutions come de celles des Faiseurs d'*Almanachs*, qui peuvent prédire impunément la pluie & le beau tems: Aussi, Mr. *Abbadie*, quelque habile qu'il fut, dans son triomphe de la Providence, ne se done point pour Prophète; & se borne à ajuster quelques Prophéties aux Evénemens anciens. L'illustre *Newton* a aussi écrit sur le Prophète *Daniel*, & sur l'Apocalypse,

lipse, mais sans s'ériger en Prophète, & ce n'est certainement pas son meilleur Ouvrage. L'Apocalipse a par lui même quelque chose de sombre, & la lecture de ce Livre inspire une sorte de terreur. Un Savant de mes Amis m'a assuré qu'il n'avoit été mis que fort tard dans le Canon des Stes. Ecritures, & que les Ecrivains, qui ont suivis de près les Apôtres, come *St. Clément, Polycarpe, Ignace, Hermès*, n'en parlent point; quoi que naturellement ils eussent dû le citer en plusieurs occasions. *Cerintbe*, Home fort entêté du règne de mille Ans, est peut-être le premier qui en fasse mention, & coment n'en auroit il pas parlé, puis qu'il est fort soupçonné d'en être le Père? Ce qui fait douter que l'Apocalipse soit de l'Apôtre *St. Jean*, c'est que de son tems, il n'y avoit point encore d'Eglise à *Thyatire*, & qu'on trouve dans l'Apocalipse une exhortation a cette Eglise. *St. Justin* le cite, il est vrai, mais c'est pour apuier le Règne de mille Ans, & dans le même Ouvrage où il parle du trépied de la vieille Sibille de *Cumes*, & des Livres où elle prédit la venue de J. C. Ce qui occasionna bien des railleries de la part des Païens: Enfin, le bon *Justin* que ne cite-il point? Il se vante d'avoir vû les 70. Célules où avoient travaillé les 70. Interprètes; *Oui*, dit-il, nous avons vû nous mêmes dans le Phare
d'A-

d'Alexandrie les vestiges de ces petites Maisons.
St. Ireneé, dont le témoignage est bien d'une autre force que celui de *Justin*, patle aussi de l'Apocalypse, mais c'est encore pour établir le règne de mille Ans, & dans le même endroit il se fonde sur la Prophétie de *Barné*, come sur un Livre de l'Ecriture Sainte. Il paroît par l'Histoire de l'Apocalypse, qu'on ne s'est fondé, pour le ranger parmi les Livres Canoniques, que sur une Tradition fort incertaine; mais si ce Livre n'est pas de *St. Jean*, & qu'il ne soit pas canonique, que deviennent toutes les Prédications, dont il est le fondement! Ces Observations ne m'empêchent pas de rendre justice aux Connoissances, & aux conjectures ingénieuses que le Savant de Suisse a tiré des Prophéties & de l'Apocalypse; s'il se trompe, c'est un Home d'Esprit, & un bon Chrétien.
 Je suis &c.





LE TEMS.

O D E.

Toi qui n'admetts rien de solide,
 Dont l'essence est le changement,
 O Tems! Que ta course est rapide!
 Que tu passes légèrement!
 Ce Globe que le Ciel enferme,
 N'a point de puissance si ferme,
 Que tu n'entraînes avec toi;
 Rien n'arrête ta violence
 Et le moment même où je pense,
 S'enfuit déjà bien loin de moi.

Les jours qui composent ma vie,
 Me sont comptés par les Destins;
 Des uns la douceur m'est ravie,
 Les autres me sont incertains;
 Le passé n'a plus aucun charme,
 L'avenir me trouble & mallarme,
 Le présent m'est un foible apui,
 Et come un point indivisible,
 Ou come un Atome insensible,
 Il passe, & je passe avec lui.

Fatale erreur, qui nous entraîne !
 Nous poursuivons de vains objets !
 Pour une Fortune incertaine ,
 Nous formons de vastes projets :
 L'Honneur , conduit par ses caprices ,
 Semble oublier dans les délices ,
 Que le Ciel a borné ses jours ;
 Plein du doux poison qui l'engore ,
 Il s'embarasse autant de vivre ,
 Que s'il devoit vivre toujours .

Vainement il voit que la Parque
 Nous tient tous soumis à ses Loix ,
 Et que tout entre dans la Barque ,
 Ou jamais on n'entre deux fois ;
 La Raison & l'Expérience ,
 Ne peuvent par aucune instance ,
 Réveiller ses sens engourdis :
 Pour suivre ces fidèles Guides ,
 Ou les Vertus sont trop timides ,
 Où les Vices sont trop hardis .

Jusqu'à quand , Vanités mondaines ,
 Enchanterés vous nos Esprits ?
 Tiendrés - vous toujours dans les chaines
 Nos Cœurs de vos charmes épris ?
 Passerons nous dans l'esclavage
 Toutes les saisons de notre âge ,
 Sans que nous puissions en sortir ?
 Nous faudra t'il, double Victime ,

*Doner nôtre Jeunesse au Crime,
Nôtre Vieillesse au repentir ?*

*Non, Faisons un meilleur usage ;
D'un trésor qui nous vient des Cieux :
Le tems est court ; qu'on le ménage ,
Tous ses momens sont précieux ;
Que la Vertu , que la Sagesse ,
Occupent nôtre Ame sans cesse ;
De tout Vice fuïons l'écueil :
Que nôtre Esprit souvent médite ;
Combien la distance est petite
Du Berceau jusques au Cercueil.*





E P I T R E

De Mr. de *Voltaire* à Mr. le Président
Hainaut, sur l'Envie.

HAINAUT, fameux par vos *Soups*.
Et par votre *Chronologie*, *
Par des Vers au bon coin frappés
Pleins de douceur & d'énergie,
Vous qui dans l'étude occupés
Le doux loisir de votre vie,
Daignés m'apprendre, je vous prie,
Par quel secret vous échapés
Aux malignités de l'Envie;
Tandis que moi placé plus bas,
Qui devois être inconnu d'elle,
Je vois que sa rage éternelle,
Répand ses poisons sur mes pas?
Il ne faut point s'en faire accroire;
J'eus l'air de vouloir m'ascher
Au Mur du Temple de Mémoire;
Aux Sots vous sîtes vous cacher,
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.
Qu'un Chêne, l'honneur d'un Bocage;
S'élève au dessus des Ormeaux,

D

On

* Mr le Président Hainaut est Auteur de l'Abbrégé Chronologique de l'Histoire de France, qui est fort estimé.

On en respecte les Rameaux,
 Et l'on danse sous son ombrage.
 Mais quand du milieu d'un gazon
 Quelque brin d'herbe ou de fougère
 S'élève un peu sur l'Horison,
 On l'en arrache avec colère.
 Je plains le sort de tout Auteur
 Que les autres ne plaignent guère :
 Si dans les travaux littéraires,
 Il veut goûter quelque douceur,
 Il doit fuir come un grand malheur
 Tous les Beaux Esprits ses Confreres.
 Montagne, cet Auteur charmant,
 Loin de tout Docteur malevole,
 Tour à tour profond & frivole,
 Doutoit de tout impunément,
 Ou se moquoit très librement
 Des Savans fourés de l'Ecole.
 Mais quand son Elève Charron,
 Plus retenu, plus méthodique,
 De Sageffe dona leçon,
 Il fut près de périr, dit-on,
 Par la Haine Théologique.
 Les lieux, les tems, l'ocasion,
 Font vòtre gloire, ou vòtre chute ;
 Hier on aimoit vòtre nom,
 Aujourd'hui l'on vous persécute.
 La Grèce à l'insensé Pirrhon,
 Fait ériger une Statüe ;
 Socrate prise la Raison,
 Et Socrate boit la Cigüe.

Heureux qui dans d'obscurs travaux
 A soi même se rend utile!
 Il faudroit, pour être tranquile,
 Des Amis, & point de Rivaux.
 La Gloire est toujours inquiète,
 Le bel Esprit n'est qu'un tourment,
 On est dupe de son talent,
 C'est come une Epouse Coquette;
 Elle est fêtée incessamment,
 Mais son caprice nous obsède,
 Elle est des autres l'agrément,
 Et le mal de qui la possède.
 Mais finissons ce triste ton,
 Est il si malheureux de plaire?
 C'est un petit coup d'aiguillon,
 Qui vous force encore à mieux faire;
 Dans la carrière des Vertus,
 L'Ame noble en est excitée.
 Virgile avoit son Marius,
 Hercule avoit son Aristée.
 Que m'importe des vains discours,
 Qui s'envolent & qu'on oublie!
 Je coule ici mes heureux jours,
 Dans la plus tranquile des Cours,
 Sans intrigue & sans jalousie,
 Près d'un grand Roi, sans Courtisans,
 Près de Boufflers & d'Emilie,
 Je les vois & je les entens;
 Il faut bien que je fasse envie.

A Luneville, le 16. Septembre 1748.



REFLEXIONS

*Sur quelques Traités de la Vérité de la Religion
Chrétienne.*

ON nous annonce de *Dijon* un Ouvrage nouveau sous le titre du *Temple de la Vérité*, à l'imitation du Temple du Goût, & de celui de la Gloire. Ce sera une Défense de la Religion Chrétienne, sous la forme Epistolaire. Ce seront deux Avocats qui s'écriront réciproquement, & qui plaideront la cause de l'Evangile. La Ire. Lettre doit être une Réfutation des *Lettres Juives*, & Pon ataquera ensuite la plûpart des Ouvrages libertins de ce genre.

Il y a environ trente Ans que l'Abé *Houtteville* dona déjà un bon Ouvrage sur cette matière, sous le titre de *la Religion Chrétienne prouvée par les Faits*. On ne laissa pas de lui faire plusieurs difficultés embarrassantes. Il parut sur tout des Lettres de l'Abé *Des fontaines* qui après avoir rendu justice à cet Auteur sur les beaux endroits de son Livre, en fait aussi fort bien sentir les côtés foibles. Mais ce n'est pas tout à fait la faute de l'Abé
Hou-

Houteville, c'est que dans la Comunion, on n'est pas trop bien posté pour défendre la Religion Chrétienne contre les Incredulés, à cause de certains Dogmes qui révoltent la raison ; & de leur Culte trop chargé de Cérémonies. La seule Transubstantiation énerve toutes les preuves de la Vérité des Miracles & de la Résurrection de J. C. qui est cependant le grand argument que fait valoir l'Abé *Houteville* *.

Il est vrai que le Père *Dez*, Jésuite, a osé avancer tout le contraire. On a de lui un Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne sous ce titre, *La Foi des Chrétiens justifiée contre les Déistes &c.* imprimé à Paris en 1714. Après avoir parlé assez foiblement dans l'Avertissement de l'Ouvrage de *Grotius* & de celui d'*Abbadie*, il dit rondement, que les Protestans ne sont pas bien en main pour plaider la cause de l'Evangile, & qu'il y a des preuves convaincantes en faveur du Christianisme, qu'ils ne peuvent pas bien faire valoir.

Je ne m'arrêterai pas à réfuter cet étrange Paradoxe. J'aime mieux réserver l'espace qui me reste à faire quelques Remarques sur le Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne de Mr. *Vernet*. Elles seront plus de saison, & d'ailleurs il n'y a qu'à citer ce Livre pour faire voir qu'un Protestant est tres bien en

main pour défendre la cause de l'Évangile. La seule chose qu'on y peut trouver à redire, c'est que l'Auteur ne l'ait pas encore achevé, & qu'il nous en fasse attendre trop long-tems la suite. Lors que nous le croïions occupé au dernier Volume, nous avons été surpris d'apprendre qu'il avoit été obligé de rebrousser, & de revenir au premier. Son Libraire lui a représenté, qu'il n'en avoit plus d'Exemplaires, est qu'il falloit absolument le réimprimer. Mr. *Vernet* à cette occasion, a crû y devoir faire des changemens considérables, dont il rend raison dans une Préface.

Quelques uns de ces changemens n'ont pas plû à un Anonime qui a donné quelques Remarques là dessus dans le *Journal Helvétique**. Après avoir loué en gros cet Ouvrage, il ne laisse pas d'y trouver des défauts, qu'il relève même avec beaucoup de vivacité.

Le Critique paroît d'abord blessé du changement fait au Titre général, qui, dans le 1er. Tome, portoit auparavant que ce Traité étoit *tiré du Latin de Mr. Turrettin*; dans les suivans, *tiré principalement*, & dans la Nouvelle Edition, *tiré en partie*. Le Critique interprète malignement ces petits changemens come un oubli, & une diminution, qui va par degrés, de la reconnoissance & du respect que Mr. *Vernet* devoit à la mémoire de Mr. *Turrettin*, & à ses Thèses Latines.

* Journ. Helvetiq. Novem. 1748. p. 483.

Mr. *Vernet* nous a fait son Apologie là dessus dans un petit Cercle d'Amis. Come il nous a marqué en même tems, qu'il ne répondroit point à l'Anonyme, j'ai crû devoir rapeller ici une partie de ce qu'il nous a dit pour se justifier. Il l'auroit beaucoup mieux fait lui même, mais nous lui avons conseillé de ne pas se détourner de ses ocupations pour repousser ces petites atques. Quelcun lui représenta sur ce premier article, que ce n'est qu'une minucie, & qu'ataquer le Titre d'un Livre, c'est tirer contre les Girouettes d'un Chateau.

Cependant Mr. *Vernet* a trouvé que le reproche qu'on lui fait lui doit être assez sensible, & qu'il est bien douloureux pour lui, qui a manifesté si hautement & si constamment ses sentimens pour le nom de Mr. *Turretin*, d'être soupçonné de se démentir là dessus. Il auroit pû ajouter pour sa justification, que c'est lui qui a fait l'Eloge historique de ce Savant, qui a été inféré dans la *Bibliothèque Raisonnée* *. Nous savons très bien qu'il est de lui quoi qu'il ne nous l'aie pas dit. Il n'y a qu'à voir avec quel soin & quel zèle est fait cet Eloge, pour faire évanouir le malin soupçon du Critique. Chacun fait à Genève coment il parle de Mr. *Turretin* dans toutes les ocasions. A peine a-t-il publié un seul

* *Bibliot. Raisonnée*, T. XXI.

Volume, sans marquer les sentimens pour cet illustre Auteur. L'Avertissement même que l'on critique, suffit pour prouver que Mr. *Vernet* fait gloire de se déclarer le plus zélé Disciple de Mr. *Turretin*. Ce sont des expressions également affectueuses & respectueuses.

Pourquoi donc modifier, come on a fait, le Titre de l'Ouvrage? Voici coment Mr. *Vernet* nous a motivé ce changement. C'est, nous a t'il dit, que la Nature même de l'Ouvrage a changé. La Ire. Section parut il y a dix huit ans. Ce n'étoit nullement une Traduction. On sait que des Thèses Latines sont peu propres à être simplement traduites, qu'un Ouvrage François demande un autre tour. Cependant on se tint colé à son Original Latin, come il convient à un jeune Home qui n'ose quitter un moment son Guide. Il dit alors que son Ouvrage étoit tiré du Latin de Mr. *Turretin*. Le Volume suivant publié pendant la vie de cet illustre Professeur, prenoit encore plus de liberté, & Mr. *Turretin* lui même avoit la bonté de l'approuver, aimant à encourager ceux qui travaillent dans un bon but. Les Volumes suivans ne vinrent que long tems après, de sorte que cet Ouvrage ne s'avançant que par degrés, & avec de longs intervalles, l'Auteur ne pouvoit manquer de prendre dans le cours de ses Etudes, de nouvelles vuës, & de faire de nouvelles lectures, dont il étoit

naturel de profiter. Il prit donc le parti de laisser en arriere trois ou quatre Dissertations de Mr. *Turretin*, où il s'agit de la Question *Si les Démon peuvent faire des Miracles*: En échange il substitua de son chef un Traité entier sur l'*Authenticité & intégrité des Livres du Nouveau Testament*, & il donna une toute autre étendue, soit à la preuve tirée du *Caractère personnel de J. C. & des Apôtres*, soit à la preuve tirée des *Miracles de l'Évangile*. Ceux qui ont lû ces trois Volumes savent, que les trois quarts sont tirés d'ailleurs que de Mr. *Turretin*. Il suivoit donc bien alors de dire que cet Ouvrage étoit tiré *principalement* de cet Auteur.

Enfin le Libraire voulant réimprimer le Ier. Tome, avant même que les derniers aient paru, Mr. *Fernet* a crû devoir le refondre pour le rendre *plus profond, plus étendu, & plus assorti* pour le goût de composition, aux derniers Volumes. Ceux qui ont lû cette seconde Edition, & qui l'ont comparée avec la première, s'accordent assez à déclarer que c'est une composition toute nouvelle, & plus forte que la précédente. L'Auteur qui a donc eu en vuë toute la suite de son travail, & qui fait de quelle manière il traitera les deux Parties qui doivent suivre, a crû devoir mettre à la tête de ce I. Volume dans la nouvelle Edition, le vrai Titre qui conviendra au Tout, c'est-à-dire, *Traité tiré en partie du Latin de Mr. Turretin*.

Le Critique attribue ce changement à un principe de vanité, & Mr. *Vernet* nous en a donné une raison où il entre au contraire beaucoup de modestie, c'est qu'y aiant beaucoup du sien, il n'a pas crû qu'il fut juste de laisser imputer au Maître, les fautes qui peuvent être échappées au Disciple, quand il a voulu marcher seul.

Conclusion ; le Titre a dû subir le sort du reste de l'Ouvrage. C'est donc la nature même du travail qui avec le tems a produit du changement dans le Frontispice du Livre. Quand la matière & la forme ont varié, le Lecteur en doit être averti d'avance. Un Titre doit être vrai, pour ne pas tromper le Public. On peut appliquer ici le Vers de *Despréaux* que le Critique a mis à la tête de ses Remarques, *Aimés toujours le Vrai &c.*

Mais Mr. *Vernet* a-t'il bien fait de prendre ainsi le large, & de nous donner un Ouvrage qui est presque sien ? Il semble que le Public doit lui en savoir gré. D'ailleurs il n'étoit point gêné la dessus, & du côté du procédé il n'y a guère que l'Anonyme qui y ait trouvé de l'irrégularité. Après tout, les Thèses Latines de Mr. *Turretin* sont en nature. Les Théologiens peuvent s'en tenir là. Permis encore à qui le voudra, de traduire purement & simplement cet Ouvrage Latin. Mais bien loin qu'on doive blamer la liberté que s'est donnée Mr. *Vernet*, il en résulte cet

avantage pour le Public, que nous avons deux Ouvrages au lieu d'un.

La seconde Centure du Critique paroît un peu plus importante. Elle roule sur le Titre particulier du Ier. Livre. On y lisoit auparavant *De la Nécessité de la Révélation*, & aujourd'hui, *De la grande utilité d'une Révélation ajoutée à la Lumière Naturelle*. Voici ce que nous a dit Mr. Vernet pour édifier le Public là dessus. Quand la Ire Edition parut un grand nombre, d'habiles Gens, & entr'autres Mr. Burlamaqui, excellent Juge sur ces matières, trouvèrent que le terme de *Nécessité* étoit trop fort, & donoit lieu à de facheuses Objections. Il fait naître naturellement celle ci, *Pourquoi Dieu n'a t il donc pas acordé la Révélation à tous les Peuples, & dans tous les Siècles? Que deviendront tous ceux qui en ont été privés? Sont ils condamnés pour toujours? La Raison, l'Ecriture Ste. les plus sages Théologiens. ne disent ils pas qu'il y a une Loi naturelle, qui devoit conduire l'Home à Dieu & à son devoir, s'il savoit la suivre, & qu'au défaut de la Révélation, cette Loi naturelle est celle sur quoi les Peuples Païens seront jugés?*

Le terme de *Nécessité de la Révélation* doit donc s'entendre come une Convenance, une Utilité, un grand Bien fait, un secours de lumière dont nous ne saurions trop reconoitre le prix, vû l'état corrompu de l'Home.

Il y a deux Ans qu'il parut en Holande une

petite Brochure intitulée, *Essai sur la Nécessité de la Révélation*. Elle avoit en vuë le *Traité de Mr. Vernet* & je crois même qu'elle lui étoit adressée. Cet *Essai* est diamétralement opposé aux *Remarques* de nôtre Anonyme & pour le fond & pour la manière. C'est une Critique mesurée & honête qui roule principalement sur les inconvéniens du mot de *Nécessité*, & cela par des raisons qui ont paru solides à *Mr. Vernet*. Il a donc crû dans cette 2^e Edition, devoir déferer à tant d'*Avis*. On pourra voir dans le *Chap. V. du Livre II.* les raisons qui l'ont porté à faire ce changement. Nos meilleurs *Théologiens* l'ont approuvé. Les Anglois ont aussi coutume de s'en tenir au terme d'*Utilité* *.

Au fond l'état de la Question avec les *Déistes* est simplement de savoir, si la *Révélation* est une voie utile ou superflue. Il n'est pas besoin avec eux d'aler plus loin.

Voilà ce que j'ai retenu de l'*Apologie* que nous a faite *Mr. Vernet*. Il me semble que s'il a adouci le titre, & renforcé la preuve, on ne doit pas se plaindre de lui, & le rendre suspect de pévarication. Le zèle pour la Religion est louable, mais il doit être éclairé, & il paroît que le *Critique* n'a pas envisagé la *Matière* par tous les côtez.

LET-

* *Mr. Vernet* nous a cité le propre mot Anglois, mais come je n'entens pas la Langue, je n'ai pas pû le raporter pour le placer ici.



LETTRE

D'une Dame à l'Auteur des Lunettes de la Raison.

JE vois bien, *Monsieur*, qu'en dépit de ma Paresse, il faut enfin satisfaire le desir que j'ai depuis quelque tems de vous communiquer ses Réflexions auxquelles la Lecture de vos *Lunettes* a donné lieu. Ce ne sera rien vous apprendre, à vous qui nous connoissés si bien, que de vous dire, qu'un desir de Femme n'est pas une bagatelle, & je gage que dès que je vous ai eu dit que c'étoit une de mes envies que de vous écrire; vous avés justifié pleinement l'irrégularité de cette démarche, par l'impossibilité naturelle où je me trouvois de ne la pas faire. Vous serés peut être surpris de voir un individu du Sexe avouer une foiblesse avec tant de franchise, mais également ne serviroit il de rien de vouloir dissimuler avec vous; vous êtes un Home devant qui il faut que tout l'artifice féminin baisse les Voiles. Vous nous pénétrés, vous nous fueilletés; nôtre Cœur vous est mieux connu qu'à nous mêmes; en un mot à l'aide de vos impaïables *Lunettes*, rien ne sauroit échaper à vos recherches. Que je vous plains, *Misofat*, d'avoir reçu un

présent aussi funeste ! Eh bien , à quoi aboutiront, s'il vous plaît, toutes vos découvertes ? Croïez vous faire à votre Cœur un retranchement des défauts que vous nous trouverés ? Pauvre dupe , si vous avés conçu de si folles espérances ! Le Cœur de l'Home ne vaut pas mieux que celui de la Femme. J'en gagerois, quoi que je ne l'aie pas vû avec vos pénétrantes Lunettes ; & si cela est , come il n'en faut pas douter , ne vous flatés pas d'aucun changement. Quoi qu'il en soit , nous sommes vaines , affectées , peu sensées ; qu'importe ? Ce n'est pas à ne l'être point que nous vivons ; car qu'arriveroit-t'il ? Nous vous en plairions moins. Nôtre art est d'atifer le feu de nos Yeux ; de rendre assassin l'emplacement d'une Mouche ; d'ajuster prudemment un Tour de Gorge ; d'inviter par un Souris à la servitude : Voilà le grand but que nous nous proposons ; c'est la nôtre grande affaire. Vous êtes plaisant, si vous avez crû nous facher en nous ôtant le reste ; qu'en avons nous besoin ? J'ai ouï dire que le Bon sens & les Connoissances gâtoient le teint d'une Fille : Ce seroit , ma foi , un beau troc que d'aller perdre ce qu'on a de mieux pour quelque chose d'aussi fade. D'ailleurs pour ne vous le point celer , come nous ne cherchons qu'à vous plaire , ce seroit avoir perdu l'Esprit , que de vouloir s'y prendre par d'autres voies. Dès que nous vous conoissions un peu, il faut bien que nous nous

gations pour l'amour de vous. Qui voudroit aujourd'hui d'une Maitresse qui feroit la Vertueuse ? Cela passoit dit-on, chés nos bons Ayeux. Vous exigez des sentimens ; celles mêmes qui n'en avoient point s'éforçoient d'en aquerir ou d'en affecter. Vous êtes corrompus & vous n'avez plus voulu que des compagnes, ou plutôt que des complices de vos goûts. Il falloit vous suivre, plutôt que de nous exposer au risque trop éfraiant pour nous de nous voir seules. Vous vouliez du gâte, nous vous en donons. Est ce nôtre faute à présent, s'il a falu nous faire ridicules pour vous plaire ? Avoués le, *Misofat*, si le Sexe est Sexe, pour me servir de vos expressions, c'est que vous le voulés come cela. Si jamais il vous prenoit fantaisie de nous voir raisonnables, & que nous ne puffions vous plaire que par cet endroit là, ce changement ne tarderoit pas à le faire. Ce n'est pas qu'il ne nous en couta beaucoup, mais il faudroit bien s'y résoudre..... Mais il me semble insensiblement que je raisonne ; je ne pensois déjà plus qu'il ne nous sied pas encore d'être raisonnables, tant que nous avons bone grace à ne le pas être. Pour quiter donc cela, il faut que je vous dise, que quelque sel qu'il y ait dans vos Lettres, rien ne m'en a tant diverti que les interprétations auxquelles elles ont doné lieu. Quel bon tour vous avez joué à la plûpart de nos Belles ! Il y en avoit depuis quelque tems.

qui ne savoient plus quel moïen mettre en œuvre pour décrier une Rivale. A l'ouverture du Journal je les vois prendre un air réjoui, un œil animé, une bouche malignement souriante. Ecouté *Cloris* d'un ton qui dissimule mal la joie „ Ah, Ma chère, le trait est noir, „ il faut l'avoïer : Pauvre *Bélise*, je te plains, „ te voilà tristemens acomodée; lis, ma chère, „ re, c'est elle, trait pour trait; la voilà, ce „ ne peut être qu'elle. Ah! qu'oi que je la plaigne de tout mon Cœur, il faut pourtant „ que j'en rie : Elle est au mieux.” Ouvrés le Cœur de la maligne *Cloris*, vous verrés qu'elle-même ne croit pas *Bélise* ataquée dans ce Portrait; mais *Bélise* est la Rivale; elle ne s'embarasse pas que l'Auteur n'y ait jamais pensé. Eh bien, *Monsieur*, n'êtes vous pas bien païé de vos peines, lors qu'on vous attribue d'avoir désigné telle ou telle Belle, ou bien ce jeune Homme en particulier & cet Auteur, tandis que vous ne conoissés ni les uns ni les autres. Je n'ai pas moins ris (pour vous tout dire, car je suis d'humeur de jâser aujourd'hui) en voïant un jeune Homme à la mine embrunie, l'œil sec, & l'air important, à la lecture qu'on faisoit d'une de vos Lettres, hocher la Tête d'un air menaçant & mystérieux, & prononcer cette condamnation foudroïante. „ La Satire a été de tout tems „ un Trait qui perce la Main de celui qui le „ lance. On se précipite soi même dans un

„ abime de maux en voulant corriger trop
 „ vivement les autres. L'Auteur de cette Pié-
 „ ce est caché, mais s'il vient à être découvert,
 „ je lui annonce une fin tragique.” Après un
 grand éclat de rire, qui interrompit le fulmi-
 nant Discours de nôtre Prophète, mais, lui
 dis-je, ne sera-t'il donc pas permis, de se jouer
 innocemment des ridicules & des travers ;
 d'en rendre les nuances & les effets plus pal-
 pables, en les prêtant à des personages ima-
 ginaires ; de corriger en se jouant, ce grand
 penchant du Sexe vers la bagatelle ; De faire
 honte, s'il est possible, à une Jeunesse diffi-
 pée, de ses airs suffisans & éventés ? Voilà,
Monsieur, en abrégé, ce que je dis en vôtre
 faveur. Mon Eloquence, ou peut-être mes
 Yeux, furent si persuasifs, que vôtre Criti-
 que convint que j'avois raison. Je le quitai
 brusquement, pour aller m'applaudir en secret
 de ma Victoire. Permettès aussi que je vous
 quite pour le présent. J'atens avec impa-
 tience la suite de vos Lettres. Si vous tenés
 vôtre Promesse, & qu'il me prenne encore
 fantaisie de vous écrire, je vous assurerai
 dans quelque tems, que j'ai l'honneur
 d'être &c.

GENEVE le 17. Janv. 1749.

Livie T..



L E T T R É

*D'un jeune Officier à un de ses Amis, ou
Histoire de Mr. le Marquis de L**.*

TU me crois en sûreté, *Mon cher Ami*, parce que je ne suis plus exposé à périr sur une Brèche, ou à être tué d'un coup de Fusil; mais aprens que la Paix a pensé m'être plus funeste que la Guerre, & que j'ai courû plus de danger dans une Hôtellerie, que je n'ai jamais courû dans une Bataille: Je vai t'expliquer cette Enigme.

Tu sais que j'étois à *Bergopson*, & qu'après qu'on eut rendu cette fameuse Ville aux *Hollandois*, j'étois résolu de me retirer chés moi. Je me mis en chemin avec Mr. *de L.* notre Ami comun, qui prenoit la même route que moi, & nous n'avions pour tout Domestique qu'un Valet chacun. La première journée fut heureuse, mais la seconde fut sur le point de nous être bien fatale. Une grosse Pluie nous obligea à nous arrêter dans un Cabaret écarté, qui avoit plutôt l'air d'un nid de Brigans, que d'un Logis d'honêtes Gens: L'aparence n'étoit pas trompeuse, come tu

vas

vas le voir. On nous donna à souper tant bien que mal, mais quand il falut se coucher, je remarquai que la Chambre qu'on me donna ne fermoit point. Je me défiois fort des phisionomies hetéroclites qui nous environoient. Représente toi ces braves Gens qui étoient dans le Souterrain de *Gil-blas*, & tu auras le portrait de nôtre Hôte & de sa Femme. Les Servantes, les Valets leur ressembloient, & avoient tout à fait l'air de ces Estafiers qui vous ôtent la vie, pour vous enlever plus comodément la Bourse. J'étois sur mes gardes, & j'aurois fort désiré que Mr. de L. l'eût été aussi, mais la mélancolie afreuse où il est plongé depuis long-tems, le rend tout à fait insensible à sa propre conservation. Je ne pû donc pas lui communiquer ma défiance. Pour éclaircir mes soupçons, je m'avisai d'un Stratagème qui me réussit. Mon Valet est un grand Garçon bien planté, & à qui tout ce qui porte une Cornette a droit de plaire. Je le tirai à part, & je lui dis de faire la Cour à une des Servantes & de tirer adroitement d'elle quel étoit le caractère des Gens de la Maison. Je lui ordonai de veiller exactement & de m'avertir incessamment de tout ce qu'il apercevrait. Le Drole s'acquitta merveilleusement bien de sa Comission: Il n'eut besoin que de se montrer pour donner dans la visière de la Cuisinière, qui ou-

vroit de grands yeux en le contemplant : Il lui demanda pourquoi on avoit laissé la porte ouverte sur le grand chemin ? Elle répondit que la Fille du Logis étoit allée voir une de ses Amies & devoit se retirer un peutard ; mais elle ne lui dit pas que la Chambre que j'ocupois , étoit précisément celle de cette Fille , qui vint en éfet lors qu'on ne l'atendoit plus. Je començois à m'endormir, me reposant sur les soins & l'activité de mon Valet , lors que j'entendis ouvrir les Rideaux de mon Lit , & que je sentis quelqu'un se placer à côté de moi. Les soupçons dont j'étois agité ne me permettoient pas de dormir d'un sommeil bien profond ; ainsi je me réveillai en sursaut , & prenant mon Epée, je fus sur le point de l'enfoncer dans le sein de cette Fille , qui , m'embrassant de toutes ses forces , & se jettant à mes piés , m'aprit qu'elle étoit la Fille de la Maison ; que venant de dehors , & ne sachant point que son Lit fut occupé , elle s'étoit couchée innocemment auprès de moi. Mr. de L. & son Valet , dont la Chambre n'étoit pas éloignée de la mienne, s'étoient levés au bruit que nous avions fait , & avoient apporté de la lumière. Ils furent surpris de me voir en chemise , l'Epée à la main , une Fille presque nue , & dans la fleur de sa jeunesse , qui pleuroit , & qui , embrassant mes genoux , me demandoit

doit grace. Sa posture, ses larmes, plus que tout cela sa beauté avoient quelque chose d'attendrissant; sa grace étoit dans ses yeux, & nous n'eumes pas de peine à la lui acorder. Si nous eussions été plus tranquilles & dans une autre situation, peut être aurois je fait en sa faveur quelque chose de plus. Ses sentimens ne méritoient pas moins nôtre admiration que sa figure. Sauvés vous, nous dit elle, généreux Etrangers! Dans quel lieu êtes vous! Chaque moment peut être celui de vôtre perte. Je ne me suis retirée aujourd'hui si tard, que pour éloigner les Passans d'un séjour si funeste. Que ne m'est-il permis de suivre vos pas, & de quitter ce lieu pour jamais!

A peine finissoit elle de parler, que mon fidèle Domestique acourût, tout ésoufflé, & nous dit de nous mettre promptement sur la défensive, que nous allions être ataqués par 8. ou 9. Grivois qui nous croioient endormis, & se promettoient déjà d'avoir bon marché de nous; qu'il avoit reçu secrettement cet avis de sa Maitresse, qui vouloit le faire cacher pour le dérober à leur fureur. Nous avions huit Pistolets chargés, & nous étions prêts à les bien recevoir; la Fille se mit au Lit, & fut témoin malgré elle de la Scène la plus tragique. Nos Valets ont du courage, & vous conoissés la valeur de Mr. de L.

Pour moi je croïois que quatre Homes bien armés ne devoient pas craindre huit ou neuf Païsans, peu acoutumés à trouver de la résistance, & qui ne sont forts que de la foiblesse de ceux qu'ils ataquent. Celui que nous vîmes à leur tête, fut nôtre brave Hôte, & ce fut aussi celui qui nous donna le plus de peine. Il avoit servi quelque tems; il vint à nous d'un air résolu, & l'Epée à la main; la Fille se jeta tout en pleurs entre lui & nous, dans le tems que nous déchargions nos Pistolets sur ses Compagnons, dont nous couchames quatre par terre; deux furent blessés mortellement, & les deux autres prirent la fuite. L'Hôte seul nous ataquoit avec une fureur que les larmes de la Fille sembloient animer. Pour nous, qui méprisions trop un Home seul pour lui ôter la vie, nous l'aurions volontiers accordée aux vives instances de la Fille, s'il n'eût eu la lâcheté de lui donner un coup d'Epée, dans le tems que nous faisons nos efforts pour le désarmer. Le Sang qu'elle perdit nous rendit furieux à nôtre tour; nous ne le ménageames plus, & nous le dérobares, en lui ôtant la vie, à la mort infame qu'il avoit méritée.

Ce Combat laissa dans nôtre Chambre un spectacle affreux. Le Plancher étoit inondé de sang: Quatre Homes étoient étendus sur le,

le carreau, deux autres étoient mourans, & les douleurs qu'ils souffroient, excitoient nôtre compassion, tout coupables qu'ils fussent. La Fille du Logis s'étoit remise au Lit, mais elle perdit bientôt conoissance, & nous ne sûmes qu'elle avoit conservé un reste de vie, que par les profonds soupirs qu'elle pouffoit,

Nous tournames toute nôtre atention sur elle. Le courage qu'elle avoit marqué, mais plus que cela la noblesse de ses sentimens, un air de modestie répandu sur toute sa personne, & qu'elle avoit même conservé dans le désordre de son deshabilité, tout nous faisoit présumer qu'elle étoit d'une naissance au dessus de celle dont elle paroïssoit être. Nous ne pouvions pas concevoir que son Père eût été assez dénaturé pour lui plonger son Epée dans le sein. Come nous témoignions nôtre étonnement, l'un des blessés nous dit, d'une voix entrecoupée de sanglots, que cette Demoiselle n'étoit point la Fille du Cabaretier, quoi qu'elle passa pour telle; quelle devoit sans doute la vie à de plus honêtes Gens, & qu'on pourroit trouver là dessus quelque éclaircissement dans une Cassette, qui étoit dans un endroit qu'il indiqua. Il nous aprit que cette Demoiselle, encore Enfant, étoit entre les bras d'un vieux Home, qui paroïssoit un Domestique, & qui la portoit dans un Carosse, qui étoit dans le Chemin de

Valenciennes. Pour abrèger sa route, il traversoit la Forêt où se trouve la Caverne de Voleurs où nous étions : Ils n'eurent garde de laisser échaper cette proie, qui se présentoit à eux, elle ne leur couta que la vie de ce Vieillard, qui voulût faire quelque résistance. L'Enfant ne pouvoit pas les décèler, on le porta à la Maison, & il fut nourri come étant la Fille du Maître. Ce récit nous intéressa d'avantage sur son sort, nous brûlions du desir de savoir à qui elle apartenoit. On courût à la Cassette, on l'ouvrit, mais que devint Mr. de L. quand il découvrit un Collier de Perles que portoit Madame la Comtesse de N**. & quand il aperçut son Portrait! Il s'en saisit avidement, le baisa mille fois, & le couvrit de larmes. Nous ne savions encore à quoi aboutiroit cette Scène si touchante; mais ce fut bien autre chose quand il eut lu un Billet que nous trouvames au fond de la Cassette, & qui étoit adressé au Fermier d'un des Amis du Comte de N**. Il lui ordonoit d'avoir soin de cet Enfant, dont les Parens étoient inconnus, de ne lui apprendre jamais de qui il la tenoit, mais de lui doner quand elle seroit en âge, les Nipes qui étoient renfermées dans le Cofret. Il lui envoioit trois cent Louis pour son entretien. Hélas! dit Mr. de L. je ne sai que trop à qui cette aimable Enfant appartient. La date du Billet,

le

le nom du Comte, les Nipes dont-il fait présent à l'Enfant, la ressemblance qu'elle a avec sa Mère, tout m'apprend que je suis son Père. Il courut à elle, & l'embrassa étroitement; le mouvement qu'il lui donna, la reveilla come d'un profond sommeil; mais son éfroi redoubla quand elle se vit entre les bras d'un Homme qu'elle ne conoissoit point. Il la rassura par ses pleurs & par ses caresses; il l'appelloit cent fois sa Fille. Voilà, lui disoit-il, le Portrait de vôtre Mère, vous lui ressemblez; ce sont les traits, mais cette ressemblance est encore mieux gravée dans mon Cœur. Nous craignimes qu'une agitation si violente ne fut fatale à l'un & à l'autre; je menai Mr. de L** dans sa Chambre, & je ne le quittai point que je ne l'eusse vû plus tranquile & en état de prendre quelque repos.

La rapidité de cette narration m'a entraîné, & je suis contraint de revenir sur mes pas, pour dire, que d'abord après que le Combat eut été terminé à nôtre avantage, j'ordonnai à mon Valet d'aller querir la Cuisinière, qui vint toute éplorée, & qui étoit en éfet aussi douce qu'il l'avoit dépeinte. Come elle étoit extrêmement atachée à Melle de L** je ne l'appellerai plus que de ce nom, elle fut fort touchée de voir couler son sang; elle l'arrêta le mieux qu'elle pût, & come la blessure

sure n'étoit pas profonde, nous espérames qu'elle ne seroit pas dangereuse. L'Humanité nous fit étendre nos soins jusques sur ces Misérables que nous venions de blesser, & qui imploroient leur pardon & nôtre secours. Nous ne pûmes pas empêcher que l'un deux n'expirât à nos yeux; l'autre qui étoit son Fils, fût bien tôt hors de danger par sa jeunesse & la force de son temperament.

Il nous restoit des mesures & des precautions à prendre, soit pour nous garantir d'une nouvelle ataqûe, que nous avions à craindre, l'Hotesse du Logis s'étant sauvée; & pouvant avertir les Paisans du Village, qui ne valaient pas mieux que ceux que nous venions de tuer; soit pour nous mettre en sûreté contre les informations de la Justice, qui pouvoit nous acuser de meurtre, & nous condamner come des Homicides. Quoique nous ne crussions pas que la vie de Melle. de L. fût en danger, elle étoit cependant dans un état de foiblesse, qui ne permettoit pas de la transporter ailleurs si tôt. Nous fumes donc obligés de séjourner encore quelques jours dans cette Taverne. Nous mimes à profit cet intervalle, pour faire chercher une Voiture où l'on pût mettre comodément Melle de L. Nous fimes aussi avertir le Juge d'un Bourg Voisin, qui vint avec quelques Archers, & qui nous parut plus éclairé que ces petits Ma-

Magistraux ne sont ordinairement. Après avoir comparé nos Dépôts avec celles de la Cuisinière & du Païfan blessé, & les avoir trouvées conformes, il nous permit de nous retirer; & nous primes la route de *Bruxelles*. Le jeune Païfan n'attendit pas qu'on l'arrêtat, il s'évada adroitement; il nous supplia avec tant d'instance de confirmer nôtre pardon en le prenant à nôtre service, que nous n'eumes pas la force de le refuser. Il nous fût très utile pendant le Voïage, & nous n'avons point aujourd'hui de Domestique plus affectionné.

Melle. de L., son Père & moi étions dans un Carosse. La Cuisinière n'avoit pas voulu quitter Melle. de L. & lui servoit de Fille de Chambre. Nos Gens étoient à Cheval, & nous escortoient; les Archers & le Juge suivoient de loïn, ainsi nous étions dans une parfaite sûreté. Il me sembloit que nous comencions à jouir du calme après une violente tempête. L'air étoit d'ailleurs pur & serein, ce qui contribuoit à nous mettre dans une situation plus douce & plus agréable. Mr. de L. pouffoit cependant des soupirs en regardant tendrement la Fille, dont il tenoit les mains entre les siennes. Je crus soulager sa douleur, en le priant de nous en apprendre la cause; ce qu'il fit de cette manière.

Vous

Vous savés, dit il, que je suis d'une ancienne Noblesse, mais la Noblesse sans la Fortune n'est pas un grand avantage. J'en ai fait une triste expérience. J'aimois Melle. de M * * & j'en étois tendrement aimé. Comme nos Conditions étoient égales, je crus que je n'avois qu'à la faire demander en Mariage pour l'obtenir; mais il étoit arrêté que je ne serois jamais heureux. Mr. le Comte de N. qui avoit près de 70. Ans, mais qui étoit fort riche, m'avoit prévenu, & comme le plus opulant, il fut préféré. Je ne vous dirai point combien je fus sensible à un refus qui rompoit l'union la plus tendre, & qui alloit éteindre un Amour qui faisoit nôtre félicité. Nos plaintes & nos gémissemens ne changèrent point nôtre destinée. Melle. de M. fut contrainte d'obéir, & mariée malgré elle. Elle me fit faire défense de la voir d'avantage. Pour mieux se dérober à mes recherches, elle suivit son Mari dans une Terre qu'il avoit près de *Cambrai*, & ne s'occupoit plus que de ses devoirs. Malheureusement, mon Oncle qui étoit Archevêque de *Cambrai*, tomba malade; & souhaita de me voir. Il étoit à la Campagne où il prenoit l'air pour rétablir sa Santé; je le visitois souvent; & dans l'état de langueur & de tristesse où j'étois, rien ne me plaisoit plus que la solitude. La Chasse faisoit
tout

tout mon amusement. J'ignorois que Mr. le Comte de N** eut une Terre près du Château où étoit mon Oncle, & je ne l'appris que par un accident qui fera à jamais le malheur de ma vie. Un jour que j'étois extrêmement fatigué de chaleur & de lassitude, j'aperçus une porte à moitié ouverte qui donoit sur un Bosquet, où j'esperai trouver quelque fraîcheur. Déjà je m'étois assis sur le gazon & je me livrois à des pensées aussi sombres que le lieu où j'étois, lors que j'aperçus une Dame couchée négligemment sur un Sopha, qu'on avoit placé sous une Tonelle. Elle dormoit sur une main, & tenoit de l'autre un Livre qu'elle laissa tomber à ses pieds : Je ne pûs résister à la curiosité qui m'entraînoit auprès d'elle ; mais je tremblois en l'aprochant, come par un secret pressentiment de ce qui devoit m'arriver : A peine l'eus je considérée que je reconus Mme. de N**, sa Gorge étoit à demi nue & son Cœur sembloit lui comuniquer tous ses mouvemens. Une Robe légère augmentoit ses apas, en ne les couvrant qu'à moitié. Une attitude si atraïante, une vue si peu atëndue, la présence d'une personne qui m'étoit si chère, & que j'aimois si tendrement, tout cela ne me laissoit pas le Maître de mes mouvemens ; mes sens étoient come inoudés d'une volupté qui ne me permettoit plus d'écouter

couper la Raison. Je ne consultai que ma passion qui étoit parvenue à son comble. Je crus qu'il n'y avoit sur la Terre que Mme. de N. * * & moi; je ne contemplois qu'elle, je m'imaginai qu'il m'étoit permis de faire tout ce qu'il étoit en mon pouvoir d'exécuter, ou plutôt je ne crus rien, je ne pensai à rien, mais entraîné par un penchant invincible, j'embrassai Mme. de N. & en se réveillant elle se trouva entre mes bras. Je ne saurois vous dépeindre sa fureur & son désespoir. Fuis, téméraire, me dit elle, avec des yeux étincelans de colère; fuis loin de moi, & que je ne te revoie jamais. Hélas! Les Mers & les Terres me sépareront elles assés d'un Perfide! Voilà donc l'infamie que me préparoient ton respect & ton amour! Où irai-je cacher ma honte! La Vengeance de mon Epoux égalera-t'elle jamais le repentir que j'ai de t'avoir aimé! Je demeuroid immobile & interdit à ce discours; il falut qu'elle m'ordonna encore plusieurs fois de m'éloigner, pour pouvoir me résoudre à lui obéir. Quand je fus seul & abandonné à mes réflexions, je fus sur le point de me passer mon Epée au travers du Corps. La Religion me retint, & m'épargna un homicide. Mon Oncle, à qui dans mon désespoir, je fis confidence de tout, & dont je conoissois la prudence & la bonté, fit des efforts inutiles pour me consoler.

Voiant

Voiant que rien ne pouvoit soulager ma mélancolie, il me conseilla de voïager dans la vie de me distraire. J'entrai à l'âge de 19. Ans au service de l'Empereur, dans la Guerre qu'il eût contre les Turcs. J'ai cherché par tout la mort, & je ne l'ai trouvée nulle-part. Quand l'Empereur eût fait la Paix, je revins en France; je passai ensuite en Flandres, où j'eus le bonheur, me dit il, de vous conoitre, j'appris que Madame de N** étoit morte de la manière du monde la plus funeste: Son Epoux, soit par jalousie, soit par un éfet de son âge ou de ses infirmités, ne couchoit plus avec elle. Ils'aperçut qu'elle étoit enceinte, Dès qu'elle eut acouché il la força à boire un Verre de poison qui finit les malheurs avec sa vie. Hélas! je suis le seul coupable & je respire encore! J'ai retrouvé ma Fille, mais qui lui rendra sa chère Mère; qui lui rendra l'innocence que je lui ai ravie! Les sanglots de Mr. de L** lui coupèrent la voix. La fin de son récit sera celle de ma Lettre, une autrefois je t'écrirai avec plus de gaietés & d'un ton moins tragique.



MEMOIRES

De M. l'Abé de Montgon, &c.

III. E X T R A I T.

L'Arrivée de l'Abé de *Montgon* à *Madrid*, sur la fin de Novembre 1725. dans le tems le plus critique qu'il y ait eu entre les deux Cours, fit soupçonner beaucoup de mystère dans son Voïage. On le crût chargé de Comissions secrettes très importantes. Les Ministres d'Etat, les Ministres Etrangers, quelques François qui étoient encore à *Madrid*, cherchèrent d'abord à le pénétrer. Dans cette vüe le Comte de *Marsillac* & Mr. *Stalpart*, tous deux François de Nation, qui étoient en relation avec les Ministres de France, lui firent Visite, le jour de son arrivée, chacun séparément. Sa circonspection, sa modestie & sa prudence paroissent dans les Conversations qu'il eût avec eux, & sa conduite forme un contraste parfait avec celle du Comte de *Marsillac*. Ils sortirent de chez lui, persuadés que sa venue n'avoit pour objet aucun Mystère de Politique. Pour
con-

Pour confirmer, tout le monde dans de telles idées, il affecta de vivre sans aucun éclat, avec un petit nombre de Domestiques, se servant d'un Carosse de l'âge, & ne fréquentant ni la Cour, ni les Ministres, ni aucune Maison considérable.

Le P. *Bermudez*, Confesseur du Roi, que nôtre Abé vouloit voir le premier, se trouvoit alors à la suite de la Cour, à l'Escorial. Ce Père informé de son arrivée, fixa leur entrevue au 29. Novembre sur le soir : Elle est remarquable, & leur Conversation mérite d'être lue dans l'Ouvrage. On y voit entr'autres la candeur & la bone foi de l'Auteur de ces Mémoires, réunie avec beaucoup de prudence & une grande sagesse, un Plan naturel & juste, pour parvenir au but de son importante & délicate Négociation, qui, sans le compromettre, répondoit parfaitement à son zèle pour le Roi Très Chrétien & à son attachement pour le Roi d'Espagne. Il fit conoitre à ce Confesseur, que la fâcheuse circonstance où l'on se trouvoit en France avoit déterminé le Ministère à le charger de saisir toutes les occasions propres à manifester les intentions du Roi & du Prince envers L. M. C. & à contribuer par ses soins & son travail, à prévenir une rupture entre les deux Courones. Il ajouta, qu'il n'avoit pû prévoir, lors de leur Correspondance,

dance, qu'il seroit nécessité de représenter à la Cour d'Espagne un Personage si différent de celui qu'il s'étoit proposé, & si contraire aux vûes qui lui avoient fait desirer d'y venir.

A Dieu ne plaise néanmoins, lui dit-il, Mon Très Rev. P. que mon intention ait jamais été de vous tromper, & de me servir de la permission que vous m'avez obtenüe de S. M. C. d'entrev dans ses Etats, pour y faire secrètement & contre sa volonté, des démarches qui pourroient lui déplaire, ou lui doner quelque lieu de douter de ma bone foi. Je veux au contraire que ce Monarque & vous, en voyés toute l'étendue par la manière pleine de franchise avec laquelle je m'ouvre aujour d'hui à vous, sur la situation singulière où je me trouve, sur l'ordre qui m'a été doné de travailler à la réconciliation des deux Rois, & enfin sur le desir sincère que je ressens de ne rien faire que par vos conseils &c. Il fit sentir après cela que la manière d'agir, si oposée à celle que l'on observoit en entamant quelque Négociation, pourroit être regardée come imprudence, s'il avoit à traiter avec un Prince étranger, mais qu'elle cessoit d'avoir ce caractère dans la conjoncture où il se trouvoit, s'agissant plutôt de recevoir les Ordres de S. M. C. que d'exécuter ceux qui lui avoient été donés; qu'il se conformeroit aveuglément à ce qu'il plairoit à ce Prince d'ordoner sur la conduite qu'il devoit observer;

& qu'il s'estimeroit très heureux, si en exécutant les Ordres du Roi son Neveu, il ne faisoit aucune démarche qui ne tendit à rétablir entr'eux l'Amitié, que l'intérêt de leur Maison & de leurs Roïaumes demandoient qui fussent toûjours constantes.

Ces ouvertures ne déplurent pas au Confesseur de Philippe V. Il remercia Mr. de *Montgon* de sa confiance, l'assûra qu'il n'en abuseroit pas, & lui promit qu'il rendroit un compte exact à S. M. de leur Conversation; mais que quand il auroit l'honneur de la voir, il devoit s'abstenir de lui rien dire qui y eût rapport, parce que ce n'en étoit pas le tems. Ce Père ajouta, qu'il sentoit plus que personne combien il étoit important à l'*Espagne* d'être toûjours étroitement unie avec la *France*; qu'il emploieroit tous les moïens qui pourroient dépendre de lui pour contribuer à rétablir une sincère intelligence & à la rendre durable. Il se plaignit cependant du Ministère de *France*, qui avoit donné, depuis la mort de Louis XIV. divers sujets de plaintes à la Cour d'*Espagne*, & il insista sur le renvoi de l'intante, que l'on ne pouvoit, disoit-il, justifier.

A cette entrevüe succèda, peu de jours après, une Audiance très gracieuse, que l'Abé de *Montgon* eût du Roi & de la Reine, à laquelle il fût présenté par le P. *Bermudez*.

Il ne fit d'abord aucune Visite aux Ministres de la Cour, ni aux Ministres Etrangers, à l'exception du Nonce du Pape, & il ne montra aucun empressement de se faire connoître.

Le Roi ne tarda pas à doner à Mr. de *Montgon* des marques de sa Bienveillance Roïale: Il le nomma *Sumiller de Cortina* de la Chapelle Roïale. Cette faveur dona lieu à bien des raisonnemens. Les uns crurent qu'il entreroit dans le Ministère, d'autres qu'il seroit Confesseur du Roi, & des troisièmes qu'on lui confieroit l'Education de quelques uns des jeunes Princes &c. C'est dans cette occasion, que l'Abé de *Montgon* fit conoitre au Roi & à son Confesseur, la délicatesse de ses sentimens, & son peu d'ambition. En suppliant S. M. de le dispenser d'accepter cet Emploi, il ferma la bouche à ses Ennemis en France, & s'atira une grande considération en Espagne. Cette démarche lui concilia aussi de plus en plus l'estime du Roi & de son Confesseur.

La confiance de M. de *Montgon* pour le P. *Bernandez*, à qui il comuniquoit toutes les Lettres intéressantes qu'il recevoit de France, cimentta fortement leur Amitié, & fût très utile à la Nation Françoisé. Cette méthode lui donoit la liberte d'entrer dans des détails circonstanciés; elle lui dévoiloit des
par-

particularités intéressantes & des mystères, qu'il n'auroit pû pénétrer autrement; elle lui procuroit des inductions, des découvertes, & des conseils utiles dont il faisoit part au Comte de *Morville*, dans le Commerce de Lettres réglé qu'il avoit avec lui; elle lui facilita aussi les moïens de rendre des services importans aux Consuls de France & a d'autres Persones de la Nation, qui lui faisoient passer leurs plaintes.

L'Abé de *Montgon* garda encore une grande circonspection avec M. *Stanhope*, Ambassadeur d'*Angleterre*, & avec Mr. *Van der Meer* Ambassadeur des Etats Généraux, qui étoient chargés d'employer leurs bons Offices & la Médiation de leurs Principaux, pour procurer la réunion des deux Courones. Leurs entrevûes, que l'on menagea adroitement, sont remarquables. La France avoit intérêt de ménager les deux Puissances Maritimes, & de ne donner aux Alliez de *Hanovre* aucun soupçon de Négociations secrètes & particulières, avec la Cour de *Madrid*, dans un tems où cette dernière, piquée contre celle de *France* avoit conclu un Traité d'Union avec l'Empereur. L'Abé de *Montgon* usa de beaucoup de prudence avec les deux Ministres: Il sût se concilier leur amitié, & établir avec eux une parfaite intelligence.

L'Abé de *Montgon* fait paroître ensuite sur la Scène le Duc de *Ripperda*. Ce fameux Aventurier, de la Vie duquel nous avons donc des Particularités tres curieuses dans nos Journaux de 1734 (& qui doit avoir fini sa Carrière dans l'Empire de Maroc, résidoit à *Vienne* en qualite d'Ambassadeur d'*Espagne*, lors que Mr. de *Montgon* arriva à *Madrid*. Pour satisfaire ses vûes ambitieuses, il avoit quité la Communon Protestante & embrasse la Catholique. Le Traité de *Vienne*, qu'il avoit négocié & conclu, mais sur tout les espéran-ces certaines qu'il donoit au Roi & à la Reine d'*Espagne*, du Mariage de l'Archiduchesse *Marie Thèrese d'Autriche*, * avec l'Infant *D. Carlos* ** lui procurèrent la faveur & la confiance la plus marquée de L. M. C. qui lui conferèrent à son retour de *Vienne*, au Mois de Décembre 1725. le Poste éminent de Premier Ministre, avec toute l'Autorité qui étoit partagée auparavant entre plusieurs. Ce qui le concerne mérite l'attention du Lecteur. On verra avec plaisir, dans l'Ouvrage, les particularités de ses Négociations à *Vienne*; sa conduite dans le Ministère à *Madrid*; les Intrigues pour s'y soutenir, pour tromper L. M. C. & les Ministres avec qui il négocioit &c. Son Caractère vain & inconsideré paroît dans ses Discours. En
voici

* L'Impératrice Reine.

** Le Roi des deux Siciles.

voici quelques traits : Etant à Vienne, il disoit publiquement : Si le Roi George soutient la France, nous savons bien les moyens de mettre le Prétendant sur le Trône. Albéroni étoit un grand Homme, mais il a comis de grandes fautes ; c'en étoit une bien lourde, d'envoier, come il fit, la Flote d'Espagne en Sicile, au lieu de l'envoier en Angleterre détrôner le Roi : On auroit pu exécuter ce Projet sans peine ; & cet Ouvrage une fois fait, aplanissoit le chemin à bien d'autres entreprises. Le Duc de Ripperda disoit encore : Le Roi George doit songer mieux à qué il se jôie ; car nous avons en mains de quéoi pousser avec efficacité les intérêts du Prétendant. Et après la signature du Traité de Hanovre, parlant à des Persones de la Cour de Vienne, qui relevoient la Puissance des Princes, que ce Traité avoit mis, il eut l'impertinence de lâcher cette Rodomontade. Nous apprendrons bien, à ces petits Messieurs, à faire des Traitez : Le Roi George & le Duc de Bourbon devoient songer, qu'on conoit trop la facheuse situation où ils se trouvent, pour s'alarmer de leur Union ; & ils ont embarqué le Roi de Prusse dans une Alliance, dont il court risque de se repentir bientôt. Quoi que ces fanfaronades l'exposassent à la risée des Gens senez, elles n'étoient point désaprouvées à la Cour de Madrid, où il les avoit répétées, & où il continuoit de parler aussi inconsiderément. Les Ministres d'Es-

pagne

pagne , disoit-il , sont irrités contre moi & cherchent à inspirer les mêmes sentimens à d'autres , mais je m'en moque : La Reine me protégera ; je lui ai rendu de tels services , qu'elle ne sauroit m'abandonner. Il disoit encore publiquement à son Audiance : J'ai six Amis sur la Protection desquels je dois compter , & qui me défendront des intrigues de ceux qui peuvent m'être contraires en cette Cour ; le bon Dieu , la Ste. Vierge , l'Empereur , l'Impératrice & L. M. Cath. Cependant , ces six Amis , sur lesquels il comptoit si positivement , l'abandonèrent , & il fût disgracié peu de tems après.

Pendant le court espace de son Ministère, il ne laissa pas d'intriguer extrêmement les principales Puissances de l'Europe. C'est dans cet endroit , que M. de *Montgon* fait conoitre quels étoient alors les intérêts respectifs des Cours , quelles causes les faisoient mouvoir , ce qui occasiona le Congrès de Cambrai , les motifs qui donèrent naissance au Traité de *Vienne* , concludu en Avril 1725. entre l'Empereur *Charles VI.* & *Philippe V.* ceux qui occasionèrent l'Alliance de Hanovre , entre les Rois de France , d'Angleterre & de Prusse , signée le 25. Septembre 1725. &c. Il rapporte aussi les Intrigues secrètes ; les Mistères des Cabinets ; la Politique du Comte de *Königsseg* , Ambassadeur de l'Empereur avec la Reine d'Espagne ; les espérances dont il la berçoit pour le Mariage de l'Infant. D.

Carlos, son adresse à se procurer par ces espérances flatteuses des Somes immenses pour la Cour de *Vienne*; les raisons plausibles qu'il alléguoit pour diférer la conclusion de ce Mariage, dont la plus spécieuse étoit d'atirer auparavant dans l'Alliance de *Vienne*, des Princes dont l'accession pût donner à l'Empereur & au Roi d'Espagne une supériorité marquée sur les Alliez de *Hanovre*. Il donne encore des Conférences politiques, sur des Objets importants, entre les Ministres d'Espagne, d'Angleterre & de *Hollande*. La bonne foi, la sagesse & la prudence de *M. Stanhope*, aujourd'hui *Milord Harington*, & de *Mr. Van der Meer*, Ambassadeurs de *S. M. B.* & de *L. H. P.* font un contraste parfait avec la duplicité, les ruses & l'étourderie du Duc de *Ripperda*. Ces articles demandent d'être lus en entier & avec réflexion, de même que la conduite de *M. de Montgon* avec ce Premier Ministre & ses Emulxaires, son adresse à ne pas se laisser pénétrer, à éluder les artifices, à bannir les défiances, à découvrir ce qu'il pensoit sur son compte, & à le ménager indirectement par le moyen du Comte de *Lambilli*, qui avoit été nommé Ministre d'Espagne en *Russie* &c. Il y a encore dans ce premier Tome diverses autres Particularités, dans le détail desquelles les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas d'entrer.



AUX EDITEURS.

A l'occasion de l'Eclaircissement sur l'Histoire de Genève, inseré dans le Journal de Décembre 1748. pag. 528.

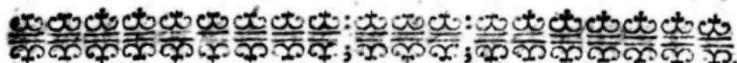
JE viens de voir, *Messieurs*, dans le Mois de Décembre dernier de vôtre Journal, une Piece qui m'a fait beaucoup de plaisir : C'est l'*Eclaircissement sur l'Histoire de Genève*. On y donne une preuve décisive de la fausseté des faits, que *Leti* rapporte en divers endroits de son *Historia Genevrina*, come tirez d'un ancien M S. qui auroit été trouvé dans un vieux Mur du Chateau de *Prangin*, du tems de Mr. le Lieutenant Général *De Balthazar*, Baron de ce lieu là. Cette preuve est une declaration authentique de feu Mr. *Gonnon*, mort en 1714. Ministre à *Morges*, & qui avoit été 17. à 18. Ans Ministre à *Prangin* dès l'An 1686. L'Auteur de l'*Eclaircissement* est surpris qu'on n'ait fait aucun usage de cette Piece à Genève: pag. 549. Il dit: *Attendre, 30. ou 40. Ans à produire ce Certificat, n'est ce pas le rendre un peu suspect? Il convenoit sur tout de le faire conoitre pendant que M. Gonnon vivoit encore* &c. Je dirai la-dessus, que si l'on a besoin de quelque nouvelle preuve de l'au-

tenticité de la Déclaration de M. Gonnou, je puis servir de témoin. Dès l'An 1703. je formai le dessein, d'abord d'écrire l'Histoire du Pais de Vaud, qui est particulièrement ma Patrie, & quelque tems après, celle de toute la Suisse. Dans cette pensée, j'achetai avec empressement l'*Historia Genevrina* de Létii, & j'y trouvai des particularitez intéressantes & très curieuses, de l'ancienne Histoire de Genève, qu'il disoit avoir tirées d'un ancien M S. trouvé dans le Château de Prangin. Je fus enchanté de l'idée de cette heureuse trouvaille. J'alai exprès à Nion l'An 1704. pour voir Mr. Gonnou, qui y étoit alors second Ministre, & le prier de me procurer la vüe de ce Manuscrit. Mais quelle fut ma surprise, ou plutôt ma mortification, lors qu'il me dit que ce Manuscrit étoit une Chimère, qu'il n'avoit jamais existé, & que pendant les 17 à 18. Ans qu'il avoit été Ministre de Duillers & de Prangin, aiant l'honneur de voir toutes les Semaines Mr De Balthazar, jamais ni Mr. De Balthazar, ni lui, n'avoient eu aucune connoissance de ce prétendu Manuscrit. Ne me contentant pas de cette Déclaration, j'allai de Nion à Genève, pour m'informer si l'on n'y auroit point quelque connoissance de cette Piece. J'en parlai entr'autres à feu Mr. le Professeur Alphonse Turretin, qui se moqua de ma crédulité, & qui m'assura qu'on étoit convaincu à Genève, que

tout ce que *Leti* avoit avancé sur la foi de ce prétendu M. S. n'étoit qu'imposture. Dans la suite, j'ai eu souvent occasion de voir M. *Gonnon*, aiant été appelé à exercer le Ministère Evangelique dès l'An 1709. dans une Eglise voisine de la sienne. Jamais il n'a tenu, sur ce MS., un langage différent de celui qu'il m'avoit tenu chez lui l'An 1704. Il m'a aussi appris diverses particularitez étonnantes sur le compte du fameux Ex-Ministre Mr *Saurin*, avec qui il avoit été lié d'amitié. Mais ce sont des choses, que ni la Charité, ni la Prudence ne me permettent pas de publier. Pour revenir au prétendu M. S. de *Prangin*, je m'étois bien promis de régaler le public de cet Anecdote, dans une Préface, lors qu'on imprimeroit mon *Histoire générale de la Suisse*; mais jusques ici je n'ai pas pû avoir cette satisfaction. Seulement, j'eus une occasion favorable, il y a 22. Ans, pour en détacher l'Histoire de notre Réformation*, qui fut bien reçue, parce que la circonstance du tems étoit très propre pour en procurer le débit; les diverses Eglises Réformées de la *Suisse* se disposant alors à célébrer dans peu les unes après les autres le Jubilé de leur Réformation. Je suis &c.

Lausanne ce 17. Janv. 1749. A. RUCHAT.
 Professeur en Théologie.

* Imprimé à Genève, en 6. Volumes in 12. les Années 1727. & 1728.



TOMBEAU ANCIEN D'UN ANGLOIS
trouvé à Lausanne.

DAns le courant du Mois de Juin dernier, des Massons travaillans ici dans une Chapelle de l'Eglise de St. François trouvèrent un Tombeau, composé de deux grosses pièces de Marbre brut, l'une blanche & l'autre noire, posées l'une sur l'autre. La première, qui paroissoit à fleur de terre, étoit une grande table oblongue de Marbre noir, & présentoit l'Epitaphe suivante :

IOSITORIUM
 TABERNACULI TERRESTRIS,
 JOHANNIS LISLE
 ARMIGERI ANGLICANI
 NUP DE WOTTONIA IN
 INSULA VECTIS IN
 COMITATV SOUTHTONÆI.

Après ces mots on voïoit les Armoiries du Mort : Un Ecu chargé de 3. Lions dressez, & pour cimier un Cerf : Au dessous de ces Armoiries, on voïoit le reste de l'Epitaphe en ces termes :

CVIVS PEREGRINATIO
FINITA FUIT
 11°. AUG. 1664.

Le Stile de cet Epitaphe n'est pas du plus fin Latin du monde, & je doute que *Cicéron* lui même eut pû l'entendre parfaitement. Il se ressent beaucoup du langage dévot des Puritains Anglois, du tems de la République. Cette Découverte, au reste, a rapellé dans l'Esprit des Lautannois, le souvenir d'un Gentilhomme Anglois, qui avoit été, dit on, du nombre des Juges de *Charles I.* & qui, après que *Charles II.* fut apellé par la Nation pour monter sur le Trône de ses Péres, ne se fiait point à l'Amnistie qui avoit été stipulée & publiée, se retira à Lausanne, pour y mettre sa vie à couvert de tout danger. Mais il fut tué un jour d'un coup de fusil à la Porte de l'Eglise de St. François, où il alloit pour assister au Service divin. L'Assassin, qui tenoit un Cheval sellé & bridé à la Porte de la Ville, qui est tout près de la, se sauva à toute bride, de sorte qu'on ne pût point savoir par quel motif il avoit fait ce coup. On fit une conjecture, mais par cela même que ce n'est qu'une conjecture, il ne convient pas de l'écrire. On voit dans le pavé près de la porte de l'Eglise, une grosse Pierre blanche, qui a été posée, dit-on, pour marquer l'endroit où ce pauvre Home fut tué.

Lausanne.

VERS

1. 2. 3. 4. 5. issu de Sang Roïal,
 Je bravaï des Troïens un dangereux Rival ;
 3 4. joignés 5. je suis signe de joie ;
 C'est par moi qu'au dehors son transport se déploïe ;
 2. 1. 4. avec 5. Fils du Père des Dieux,
 J'ai vu l'Egiptien me presenter ses Vœux.

T A B L E.

| | |
|--|----|
| R eflexions à l'occasion du Renouveau de l'Année. | 3 |
| Réponse à la suite de l'Examen des Pensées Libres. | 8 |
| Lettre à M. de F** sur le Journal. | 19 |
| Le Temps, Ode. | 46 |
| Épître de M. de Voltaire, à M. le Président Hainaut, sur l'Envoi | 49 |
| Réflexions sur quelques Traités de la Vérité de la Religion Chrétienne. | 52 |
| Lettre d'une Dame à l'Auteur des Lunettes de la Raison. | 61 |
| Lettre d'un Jeune Officier à un de ses Amis, ou Histoire du Marquis de L**. | 66 |
| Mémoires de Mr. l'Abé de Montgon III. Ex- trait. | 80 |
| Lettre aux Editeurs sur l'Histoire de Genève. | 90 |
| Tombeau ancien trouvé à Lansanne. | 93 |
| Vers sur la Paix. | 95 |
| Logogriphe | 99 |